



PIERRE PELOT

KONNAR

LE BARBANT

ULTIMES AVENTURES
EN TERRITOIRES
FOURBES

Bragelonne
CLASSIC



Pierre Pelot

Ultimes aventures en territoires fourbes

Konnar le Barbant

Bragelonne Classic

Avertissement au lecteur

Pourquoi, nous demanderas-tu, Lecteur, un AVERTISSEMENT AU LECTEUR ?

Et Nous te répondrons : afin que le Lecteur ne puisse pas dire, par la suite, qu'il n'avait pas été averti.

C'est la première raison.

Car nous ne sommes *que* le Narrateur, et non point quelque bureau des réclamations. Le râleur moyen, confit dans sa moyennitude autant que dans la propension à la râlerie tous azimuts et ayant tendance à proliférer, n'a rien à faire ici. Qu'on se le dise. (S'il s'en trouvait un égaré malencontreux, déjà il serait en train de bavasser, après avoir trébuché sur les mots « moyennitude » et « râlerie ».)

Or donc, hop ! les râleurs au vide-ordures, à la corbeille, au fumier, en Iran.

Autres raisons de cet AVERTISSEMENT AU LECTEUR :

De Lecteur, il en existe de deux sortes au moins. Le Lecteur type A., et le type B.

Le Lecteur type A. est un modèle fort sympathique que nous supposons être une vieille connaissance. Un ami de longue date. Un pote, une vieille branche, un en compagnie de qui on peut péter sans que ça fasse frémir un cil à quiconque, ou roter, aussi. Un en compagnie de qui on ne se sente pas obligé de dire des choses – et généralement des conneries – pour que le monde ait l'air moins vide.

Ce vieux poteau, ce frère, ce type A. donc, est supposé nous connaître et savoir où il met les pieds quand il nous lit – cette image, par essence, ne lui faisant non seulement pas peur, mais le ravissant. Il connaît, le brave A., tous nos tics, nos travers, nos défauts, toutes nos errances, nos tentations tentées, nos folies, tous nos dérapages, toutes nos faiblesses en orthographe, quasiment. Il nous reniflerait presque à cinq ou six mètres, pour ne pas dire sept. Il ne se fatigue de rien. Il est chez lui chez nous, et vice versa. Le chat qui ne dort que d'un œil ronronne sur ses genoux.

Sachant tout ce qu'il sait, le bougre, comment pourrait-il méconnaître une once des précédentes aventures de Gilbert le Barbant, généreusement étalées au vu et au su des peuples ? Comment ? Comment pourrait-il ne pas savoir que lesdites précédentes s'intitulent, dans l'ordre : *Le Fils du Grand Konnar – Sur la piste des Rollmops – Rollmops Dream – Gilbert le Barbant : le retour.*

Nous ne nous adressons donc pas à ce vieux type A., il ne nous en voudra pas.

Maintenant, le type B. Ah ! (Non. Pas « B.A. »). Le type B. – point – et plus loin, Ah !)

Le type B., c'est l'Inconnu. Ce peut être tout et n'importe quoi, vraiment. L'entrepreneur en travaux publics, le marchand de vin, l'employé de S.V.P., la standardiste, la mère de famille, le voyageur du métro, le clodo, le comédien, l'électricien, le retraité, le préretraité, le retraité en puissance, l'apprenti retraité, l'étudiant retraité, l'écopier-gréviste-qui-rêve-d'être-retraité, est-ce que je sais encore ?

À celui-là, le B., le pauvre B. dont Nous ignorons tout, de comment lui faire plaisir à comment ne pas le vexer, tout et tout et tout, à ce mystère impalpable mais néanmoins vivant – pour Nous, derrière notre machine à composer les mots, autant que nous le sommes sans aucun doute pour lui –, à celui-là s'adresse l'AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Nous le connaissons tellement peu, le cher B., que Nous ne savons même pas, tout Narrateur que nous sommes, s'il est un Lecteur. Si ça se trouve, là, Nous Nous cassons le cul à lui faire des phrases, tout ça pour avoir l'air aussi con qu'un calta sans marais, un enfer sans damnation, un Mickey sans mouse, ou n'importe quoi sans ce qui va avec et l'empêche a priori d'être n'importe qui. Peut-être

qu'il n'est même pas Lecteur, Lecteur, te rends-tu compte, ce Lecteur hypothétique que nous avons pris la peine de classer pourtant dans les B. Peut-être que.

Comptant sur le hasard, qui fait l'ordre des choses, Nous lui adressons pourtant, généreux, cyranesque, l'AVERTISSEMENT qui Nous occupe en ces instants.

Et nous ne craignons pas d'interpeller le néophyte, afin qu'il ne s'étonne point d'être plus tard interpellé souventement, de toutes sortes de manières et façons, sur tous les styles, sans qu'on l'en eût prévenu auparavant.

Parce que ce qui va suivre ne sera pas de la tarte. Risque même de se révéler touffu.

Pour ne pas dire embrouillé.

Nous n'irons pas jusqu'à l'emploi du terme « confus », non, mais ce n'est pas passé loin...

Ça va être par moments, sûr, un fameux carnaval.

Vous voilà tous, les A. comme les B., avertis.

Et maintenant, levons le rideau, ouvrons le ban, enclenchons la sono, tatari-tara-tara, passons aux choses du sujet dans le vif sérieux, Nous Nous étions dit qu'un AVERTISSEMENT AU LECTEUR de cinq pages dactylographiées ferait l'affaire – eh oui, tout ça fait cinq pages dactylographiées. Dingue, non ?

En avant, donc.

Chapitre pour lequel l'intro, qui pourtant volait haut, a été zappée, et définitivement perdue en dépit de toutes nos recherches. Sorry.

Avec sa gueule de métèque, de juif errant, de pâtre grec, et ses cheveux aux quatre vents, Yvil le Viran prenait le frais devant sa tente et se souvenait qu'on l'appelait volontiers « Yvan le Viril » quand il était petit, pour faire drôle. Ça lui faisait plaisir. Non pas que d'aucuns le surnommassent de la sorte jadis, mais de s'en souvenir, lui, aujourd'hui.

Car se rappeler quelque chose, pour Yvil, quelque chose en règle générale, sans parler de l'enfance, c'était l'exploit, osons dire le miracle. Chapitre surnoms, il en portait un autre, et c'était « Tête Chercheuse ».

Yvil le Viran faisait dans l'amnésie chronique, depuis allez savoir quand – étant entendu qu'il n'était même pas là pour s'en souvenir. Des vulgaires prétendaient que les besoins ordinaires de la Nature pouvaient lui poser problème, lui qui ne se rappelait pas toujours avoir un cul, ni où il se trouvait. (Mais c'étaient des vulgaires. N'exagérons rien.)

Avec ses yeux tout délavés qui lui donnaient l'air de rêver, lui qui ne rêvait plus souvent, Yvil (dont le portrait nous chatouille indéniablement les réminiscences) ressemblait un chouia à un de ces chanteurs baba, tu sais, comme on en voyait par un temps sur les Terres de mortels qui pullulent dans ces univers parallèles cernant la Bordurie. La guitare en moins. Le *look* jean fatigué aussi.

Yvil, c'était plutôt le muscle, la puissance. Schwarzenegger, pas tellement Aznavour.

Yvil le Viran se tenait affalé dans un siège style « de metteur en scène », en peaux de gduff. Il avait étendu ses jambes toutes bossuées et bourrelées de muscles, croisé ses mains sur son abdomen, et il regardait le vague. En vérité, cette histoire d'yeux délavés qui lui donnaient l'air de rêver, c'était le vide, oui ! La vacance. Et si parfois l'ombre d'un sourire traversait, solitaire, ces immensités de rien qui lui remplissaient le regard, c'était de l'automatisme, à n'en pas douter, un truc des nerfs, pas même un vrai réflexe, comme une sorte de remugle.

De temps à autre, il remuait les orteils dans ses bottes barbaresques. Sa large ceinture de cuir clouté, serrée à l'avant-dernier trou, commençait à lui comprimer vaguement la tablette de chocolat – ce n'était pas catastrophique, ça se voyait à peine, mais il avait pris un soupçon de bide.

Alentour, en cette journée qui s'achevait – une de plus dont Yvil ne se souviendrait pas demain –, c'était, dans le soleil encore chaud du désert, le brouhaha tranquille et ordinaire d'un campement de pillards, comme il n'en manque pas en Bordurie.

Nous en déduisons donc que c'était presque le soir, que l'action se situe, par ordre de grandeur : 1) dans un camp de pillards, 2) dans le désert, 3) en Bordurie.

Promenons-Nous dans tout ça.

Le camp de pillards était surtout reconnaissable au fait que Nous venons de te le signaler en toutes lettres. Et parce qu'il s'agissait d'un camp, abritant des pillards, identifiables, eux, au fait qu'ils avaient l'air de pillards. Les tentes colorées, délavées par le vent du désert et la poussière du désert, étaient dressées sur une surface équivalente, à vue de pif, à deux terrains de foot. Les rocs chaotiques d'une barre montagneuse tronquée cernaient les abris de toile – Nous espérons pour toi, Lecteur, que tu vois ce que Nous voulons dire, et Nous en profitons pour répondre à la question posée par un nouveau venu, au sujet de ces majuscules qui se dressent quand il est question du Lecteur, ou

même du Narrateur, ce dernier, en plus, s'auto-interpelle à la première personne du pluriel, à grands coups de « Nous » frisant la prétention ; alors, la réponse, c'est : la majuscule au Lecteur, c'est par respect, quant au pluriel et à l'autre majuscule pour le Narrateur, c'est par tradition, Nous n'en savons pas plus, mais Nous avons lu ça un milliard de fois dans d'autres livres du genre, et même certains qui l'étaient moins, c'est donc comme ça –, parmi lesquels... Et voilà : bravo ! où voulions-nous en venir ? Que disions-Nous ? Les montagnes tronquées..., les tentes... Oui. Par-ci, par-là, erraient des chiens errants, précisément entre les tentes, tandis que des groupes de cavaliers s'entraînaient à virevolter dans la poussière, à un bout du campement, où c'était préférable qu'ils le fassent plutôt que d'emmerder tout le monde n'importe où, avec la poussière d'une part et le risque de renverser un enfant, par exemple, d'autre part. Et la poussière dans les gamelles quand on mange, c'est agréable, merci. Il y avait aussi les braillements des hommes gueulant après les femmes, dans le rude langage des barbares, les braillements des femmes gueulant après les hommes, dans le même langage. Tout ça pour donner une idée de l'atmosphère du camp, à ce point impressionnable que Nous venons d'écrire « atmosphère », au lieu d'« atmosphère » – et le correcteur de service, que Nous saluons respectueusement, à qui j'adresse personnellement, par-delà le Narrateur, mes sincères salutations et remerciements pour tous les services anonymement rendus, fera bien de ne pas faire de zèle et de conserver donc l'orthographe fautive du premier « atmosphère », sinon à quoi va rimer ma remarque désopilante, et de quoi aurons-Nous l'air ? Allez, sur ce, un petit coup de retour à la ligne, ça fait toujours plaisir.

Ça aère.

C'est comme la pêche du même nom – pour ceux qui aiment.

Le campement des pillards dressait ses tentes, ainsi que donc Nous l'avons dit, dans les contreforts de montagnes escarpées, aux portes du désert. Nous n'avions pas précisé « contreforts », « escarpées », ni « portes ». C'est fait. L'expression « les portes du désert » ne signifie jamais quelque chose de très précis. C'est pourquoi on l'emploie. Le terme est suffisamment vague pour qu'il traduise, grâce au mot « désert », le mystère et l'exotisme. C'est à cause du mot « désert », en vérité. Vous faites ça avec « les portes des cabinets », ou « la porte de la salle à manger », résultat néant – d'abord c'est très géographiquement précis, ensuite où est l'exotisme ? Où est le mystère ?

Par contre, « aux portes du désert *de Bordurie* »...

Nous allons Nous faire une joie de résumer en quelques lignes pour les Lecteurs de type A., d'évoquer en aussi peu de lignes – les mêmes – pour les types B., ce qu'est la Bordure, ou Bordurie.

Les branchés disent aussi « la Ceinture ». Le pays des Héros se trouve, chacun le sait, au-delà de Montagnes Infranchissables (ici encore les majuscules sont la règle), dont le rôle consiste principalement à faire en sorte que tout ne se mélange pas, les torchons avec les serviettes, les loups avec les masques à gaz, les bétabites avec les butabates, etc.

Ces Montagnes Infranchissables, en tout cas réputées comme telles, séparent, Nous l'avons dit, le pays des Héros de l'univers des mortels. Les mortels, c'est vous et moi. Les Héros, c'est eux. Les autres.

Parfois, si hermétique que soit la frontière, il arrive que des interpénétrations se produisent. La plupart du temps dans un sens, rarement dans l'autre, à quelques exceptions près.

La plupart du temps, encore, ce sont les mortels qui appellent au secours. Ce sont eux qui ont recours aux services des Héros. C'est pour ça que les Héros existent. Les hommes, généralement, se débrouillent comme des manches avec la vie. C'est là une évidence. C'est une vérité, tu verras, amigo, qui prend corps et se muscle au fur et à mesure que le temps passe et que l'âge s'installe, sans déconner – on est jeune et si on se rend compte de ça assez vite, on peut toujours se dire que ça

changera avec l'expérience, etc. : toutes les générations se disent la même chose et comptent un peu trop sur la suivante, en règle générale –, c'était notre minute de profonde sagesse. Comme des manches, donc, disions-Nous, et qui c'est qui s'amène à la rescousse ? Les Héros. On les appelle et ils débarquent.

Sauf si on ne les appelle plus.

Évidemment.

Les Héros ne sont pas du genre à s'imposer. Et c'est ainsi que chacun reste chez soi, les Héros au pays des Héros, les mortels dans leur univers de mortels. Ça devient une coutume, une conception existentielle dont on ne transgresse la règle qu'avec, disons, parcimonie. Qu'un mortel se retrouve au pays des Héros, c'est encore une autre histoire – un peu celle-ci, comme tu vas voir, Lecteur nouveau venu, on y arrivera en temps voulu..., tandis qu'au Lecteur habitué de longue date, Nous adressons un amical clin d'œil complice – 😊

Quoi qu'il en soit, cette frontière entre deux mondes, deux univers, deux conceptions de la réalité, comprenait donc les Montagnes Zinfranchissables, mais aussi des déserts, des territoires fourbes, des marais, des sables mouvants, des mers intérieures bouillonnantes, des lacs, des vallées, des forêts. Ne vas pas croire, Lecteur, qu'une fois franchies les Montagnes Infranchissables, le voyageur éventuel se trouvait au bout de ses peines. Si tu imagines cela, c'est que tu es bien naïf et que tu n'as jamais lu de roman du genre. On n'entre pas au pays des Héros comme dans un violon, on n'en sort pas comme d'un vieux rhume.

(Encore que personnellement je ne connaisse personne qui soit jamais entré dans un violon.)

Il y a la Bordurie.

La Bordurie, ou Bordure.

La Bordurie, ou Bordure, c'est tout ça, tout ce qui vient d'être nommé plus haut – les Montagnes Infranchissables et le reste : les déserts, territoires fourbes, marais, sables mouvants, mers intérieures bouillonnantes, lacs, vallées, forêts, sans parler de toute la foulditude de qualificatifs que Nous aurions pu ajouter, si nous étions du genre à tirer à la ligne.

(Qu'il nous soit autorisé ici à glisser une petite digression, en tout cas une note, concernant ces sacrées majuscules dont Nous avons déjà parlé plusieurs fois, pour ne pas dire abondamment. Eh bien, tradition ou pas, ce costume nous gonfle. Tu l'auras remarqué, Lecteur attentif. Un coup bonjour, un coup bonsoir. Alors, nous l'allons conserver pour les noms, Lecteur et Narrateur, mais basta pour les pronoms.)

La Bordurie, c'était ça : le foutoir. Un pays sans foi ni loi, excepté celles que pratiquaient les occupants de ces sonvées cautrages, contrées sauvages, et qu'ils s'efforçaient d'imposer autour d'eux. Tous des pillards, des barbares, des rebuts de tout, des déchets, des bons à rien, des crottes de nez. Rien que du mauvais.

Pour survivre un peu en Bordurie, c'était bien un minimum que d'être mauvais.

Le cas de Yvil le Viran était un peu à part, en raison de son amnésie chronique. Était-il réellement mauvais ? Présentement il n'en savait plus rien mais il avait dû l'être sacrément, ne charrions pas, pour se retrouver à la tête d'une bande de pillards telle que cette bande-là, dont le campement se dressait dans les contreforts des montagnes, aux portes du désert. Être amnésique ou avoir toute sa tête, déjà, pour être pillard dans une bande pareille – à vue de pif vingt à trente mâles, autant de gonzesses –, ce n'est pas du Petit Lu, et il faut être capable de mieux que boire le vin de messe dans les burettes du curé quand on est enfant de chœur. Nous ne sommes d'ailleurs pas certain qu'avoir été l'enfant en question est recommandé, même si on en retient surtout l'expérience des premières ivresses bassement alcooliques. Alors, ceci dit, imagine, Lecteur : un chef ! Un chef de

bande de pillards !

Imagine l'implication.

Qu'on se laisse aller parfois à surnommer l'homme « Tête Chercheuse », *because* le vent qui lui courait d'une oreille à l'autre en passant par l'intérieur, certes – mais néanmoins.

Néanmoins !

Cet Yvil devait être un fameux. Mieux qu'une épée. Plus qu'un balèze.

Une spécialité.

Nous souhaitons vivement qu'un de ses proches, si tant est qu'il en ait, nous renseigne sur le cursus de ce barbare pillard, soit par mégarde, soit par mouchardise intentionnelle, à la première occasion. Nous ne pouvons espérer d'autre moyen de pallier ce défaut que nous vaut le handicap mnésique du principal en cause. Espérons donc.

En attendant, Yvil le Viran écoutait l'ombre lui caresser la peau, devant sa tente, en cette fin de journée, et Dieux seuls savent à quoi il occupait ses pensées.

Pas que les Dieux, d'ailleurs. Nous-même avons une petite idée. Sans quoi nous ne serions probablement pas Narrateur dans cette histoire, mais un des chevaux tournicotant à l'autre bout du campement, dans la poussière. Nous pourrions sans problème dévoiler immédiatement tout ce que nous savons des pensées d'Yvil, mais nous avons peur que ça commence à faire un peu long. Il serait temps, estimons-nous à présent, que l'action démarre. Sans quoi le producteur va s'amener et nous dire, Coco, que tout ce descriptif va faire gerber les *partners* américains et résultat, le film se fera jamais, *man*.

— Yvil ! Yvil ! criait l'homme qui s'approchait à grands pas.

(La voilà, votre action. Et vous n'avez qu'à dire clairement combien de pages vous en voulez. Reconnaissez honnêtement qu'il s'agit non pas d'un film d'auteur, mais de producteurs, et on saura où on va. Suffit de demander. Et si vous désirez que ça bouge encore plus, *no problemo*. Regardez ça :)

— Yvil ! Yvil ! criait l'homme qui arrivait en courant.

(Et hop !)

Yvil sursauta, arraché à ses insondables pensées par la saillie qui, dans le vacarme ambiant, sortait de l'ordinaire. Il se redressa, l'air un peu hagard, juste ce qu'il fallait, le temps de se souvenir de son nom et de l'endroit dans lequel il se trouvait, de rassembler deux ou trois détails, comme, par exemple, positionner la bonne question et y répondre. La bonne question étant : « Qui est ce grand couillon qui m'agresse en criant des insultes ? » Et, surtout, la bonne réponse étant : « Ce grand couillon est Chris Littteulpig, le déchet humain. Ce ne sont pas des insultes, mais ton nom, Yvil, rien que ton nom. »

Quelques chiens suivaient Littteulpig, dont le véritable prénom était Christian, mais qui, en d'autres temps, pour des questions de *look* et de carrière professionnelle, avait tenu à s'anglo-saxoniser. Il trouvait que « Chris » sonnait mieux. Quelques chiens le suivaient en lui sautant dans les jambes et il faillit bien s'affaler sur les genoux d'Yvil.

— Ah ! Yvil ! dit-il en se récupérant l'équilibre du mieux qu'il pouvait. Il se passe quelque chose !

— Grands Dieux, je vois ça, dit Yvil lequel, à l'occasion, ne manquait pas de cinglante et humoristique repartie.

Non seulement des chiens, mais également des gens accompagnaient l'entrée en scène de Chris Littteulpig, le déchet humain. Sa présence, où qu'elle se trouve, attirait généralement l'auditoire, prédisposait au rassemblement. Quelques pillards de la bande l'escortaient, de ceux qui ne faisaient pas les idiots avec des chevaux quelque part, des désœuvrés qui attendaient que le soir tombe tout à

fait, ou qui n'avaient rien d'autre à glander. Et aussi quelques pillardes, qui attendaient, elles, que l'eau des pâtes eût bouilli. (Chez les pillards, c'est ainsi : les nanas à la bouffe, les mecs à la Pelforth, et même si je voulais te caresser dans le sens du poil, Lectrice, je travestirais la réalité en narrant une autre situation de faits, ce qui serait tout de même une grave faute déonto.) Et aussi peut-être deux ou trois chiards au nez morveux et cul merdique, attirés par le mouvement et les cris. Tout cela dans la poussière en volutes rousses qui planait dans la lumière chaude.

L'image eût été belle, en somme, sans la présence en son centre de Chris Littteulpig, le déchet humain, pour lequel, avouons-le, nous n'éprouvons pas, nous, Narrateur, une sympathie galopante.

La raison (une des raisons) de cette défiance qui ne serait pas loin de tourner à la répugnance, est la suivante : le personnage nous rappelle un peu beaucoup, un peu trop, un de son style que nous avons l'occasion de rencontrer quelquefois dans notre réalité. Ce n'est pas drôle. De plus, outre la fonction et l'aspect physique qui, étrangement, rapprochent ces deux individus, jusqu'à leur patronyme qui, à une lettre près, est identique. Dingue, non ? La seule différence véritablement nette c'est que le nôtre – à notre connaissance – ne s'est encore jamais fait appeler « Chris » à la place de « Christian ». Il va nous falloir faire un violent effort sur nous-même à chaque fois que vous évoquerons, pour des raisons intrinsèques à l'histoire, ce personnage. Nous allons devoir prendre sur nous, étouffer dans l'œuf tout excès de subjectivité qui nous pousserait, si nous n'y faisons gaffe, à l'exagération. Songes-y, Lecteur, pour qui nous avalons bien des couleuvres, bien des salives amères. Allez, soyons donc d'une neutralité modèle et abordons Littteulpig Chris avec sinon bienveillance du moins indifférence.

L'air con, chez les gens, c'est comme le reste : ça marche avec l'inné ou l'acquis. Des fois les deux, et sous influence d'une mutuelle et réciproque valorisation. Chris Littteulpig avait certes l'air con de naissance, le contraire n'est guère envisageable, mais Dieux comme il avait admirablement su l'améliorer, le faire profiter au fil des ans et du temps. Ce déchet humain était un des rares exemplaires de mortels ayant passé la frontière dans le sens monde de mortels/pays des Héros. Ne s'était pas aventuré plus loin que la zone frontière, point ne faut exagérer. Nous nous lancerions bien dans la narration des circonstances qui provoquèrent cette situation, mais franchement, là, franchement... rien que de savoir qu'il faudra pour cela nous trouver en compagnie quasi intime de ce connard pendant plusieurs pages, tiens, ça nous les gèle. Ne faisons pas non plus dans la masothérapie.

Pour l'heure, il suffira de savoir que le déchet humain arrivait d'une Terre de mortels où il avait exercé des occupations vaseuses et fourre-tout d'homme dit « politique » qui l'avaient catapulté jusqu'au sénat, que ses conceptions de « battant » l'avaient planté dans une magistrature faillite et qu'il s'en était tiré de justesse en tombant sur un commando de Héros qui rentraient chez eux – zou ! il avait fait le voyage en clandestin, jusqu'en Bordurie, où les autres avaient fini par s'apercevoir de sa présence dans leurs bagages, et ils l'avaient largué à deux doigts d'une porte du désert où, précisément, Yvil le Viran avait coutume de planter sa tente et son camp. Sa grande gueule aidant, le déchet humain s'était vite fait remarquer. Et accepter.

(Je sens poindre l'urticaire.)

Chez les pillards qui hantent les montagnes et autres contrées de Bordurie, on ne fait pas le difficile. On accepte tout et n'importe qui, les pires merdes. C'est d'ailleurs une des conditions essentielles de l'existence de ces nomades errants (souvent les nomades errent), barbares et pillant (souvent les barbares pillent, au moins autant que les René-Victor, et ce qui nous permet un jeu de mots désastreux à l'exclusive compréhension des lecteurs lettrés). Il faut être une merde pour vivre en Bordurie, pour y survivre davantage que quelques heures, sans parler d'y prospérer. Il faut être un

déchet, humain ou non, venu, tombé, apparu, surgi, jailli, abandonné de n'importe où, qu'il s'agisse des contrées héroïques intérieures, ou des espaces innommables tellement divers du dehors.

Il faut être abject, hideux, rejeté, pourri, puant, vulgaire, nul, mou, larvaire, pue-la-sueur, roteur, péteur, chieur, souriant, salaud, traître, faux-cul, et que sais-je encore. Il faut être éjecté d'un peu partout pour se retrouver ici. Pour y rester, surtout.

— Yvil ! Yvil ! criait, comme nous le signalions, l'autre tordu courant vers Yvil.

« Il se passe quelque chose », etc., et l'autre « oui, je vois ça », bref :

— Tu as découvert le secret de ma jeunesse dont j'ai perdu tout souvenir ? s'enquit Yvil sans qui nous serions certainement plus avancés dans cette narration, que tous ces efforts de mémoire retardent.

— Ça, non, dit la loquedouille, son air con galvanisé par une indéfectible énergie et brandi comme un étendard. J'ai rien trouvé de tel, Grand Yvil, mais j'ai vu quelque chose qui risque de changer la face des événements.

Il usait volontiers de phrases tournées de la sorte. Trouvait que ça sonnait bien. Des expressions telles que « Brahms du cerf », « lapsus linguae » qu'il n'avait pas peur de glisser dans la conversation, pour montrer sa culture, là où tout autre que lui se serait contenté de « lapsus ». Mais quel con. Cette andouille fébrile était aussi le seul, pratiquement, à balancer du « Grand Yvil » à Yvil. Quelquefois, il vaut mieux entendre ça que d'être sourd, certes... quoiqu'on en arrive à se demander.

— Tâche un peu d'essayer de m'annoncer un truc sympa, Chrislittteulpig, dit Yvil qui n'avait pas son pareil pour prononcer « Chrislittteulpig » de façon rigolote. Je te préviens, j'étais en train de broyer du noir.

— Broyer du noir, Grand Yvil ?

— Broyer du noir, Chrislittteulpig.

— Comment ça se peut, quand on y songe, Grand Yvil ?

— Quand on y songe, précisément, Chrislittteulpig.

Les vilaines pensées, c'est toujours quand on y songe. Quand on joue au tennis, c'est rare.

— Un pillard tel que toi, grand barbare devant les Éternels, ça devrait ne pas s'emmerder avec ces noirceurs de bas de gamme, Grand Yv...

— Grand barbare, grand barbare ! ... Encore faudrait-il que ce soit vrai, ça. Qui suis-je, en vérité, hein ? Où vais-je ? Tu crois sans doute que c'est facile de se carrer dans un schéma, quand on n'a pas de souvenirs qui remontent à plus loin que la veille, ou quasiment ? Hein ? Tout malin que tu es, mortel clandestin, tu crois que c'est facile ?

— Heu, fit Littteulpig, qui s'en ramassait quand même dans les dents de temps à autre. Non, mais...

— Toi qui t'en es fait mettre plein le cul dans ton ancien boulot de jean-foutre élu, dans ton pays, tu pourrais te rendre un peu compte des difficultés à gérer mon cas, non ?

— Hé ! Dugenou ! fit une voix dans le groupe de curieux en train de se former.

Ce qui tend à prouver que les lazzi, expression de la moquerie, elle-même expression de ce qu'on pensait en profondeur de notre homme, les lazzi, donc, ne lui étaient pas épargnés.

— Certes, certes, dit Chris Dugenou, et pourtant, Grand Barbare, tu l'es, Grand Yvil. C'est indéniable.

— Par la taille ? Noms de Dieux, nabot-nain que tu es, toi, les trois quarts de cette bande sont au moins aussi grands que moi – en tout cas ceux qui possèdent encore forme humaine, femelles ou autres.

— Qui parle du physique, Grand Yvil. Il faut bien que tu le sois en valeur, si je puis dire, pour être à la tête de cette bande de mauvais, depuis tout ce temps !

— Ça veut dire quoi, « tout ce temps » ?

— Tout ce temps !

— Tant que ça ?

— *Of course.*

— Sans déconner ?

— 'Videmment.

C'était ce genre de putain de conversation qui rebondissait souvent entre les deux hommes, le grand et le lèche-cul, et ça ne lassait évidemment pas le grand, vu qu'il ne se souvenait pas de la pratiquer en rafales. D'autre part, à chaque coup, ça te lui réinjectait une dose de conviction.

Les témoins, eux, les membres de la bande qui ne manquaient pas d'assister à la chose, ne pouvaient s'empêcher, naturellement, de trouver la raclure un peu gluante, mais comme ça ne leur avait rien enlevé dans leur gamelle, leur lit et leur porte-monnaie jusqu'à présent, et comme de plus il faut bien dire que le visqueux faisait quand même un peu partie du paysage, dans leur monde de ripoux, ils laissaient, pour le moment, pisser. Quelques lazzi, comme on l'a vu plus avant, des coups de coude entre eux, des sourires entendus, et rien de mieux.

Cette fois-ci, pourtant, Littteulpig le Glaireux innova dans le pelotage verbal :

— Crois-moi, Grand Yvil, il faut bien que tu sois un grand, et un vrai, pour te trouver encore à la tête de ces valeureux pourris, mais de plus...

— Tu l'as déjà dit, crotte vivante.

— ... mais de plus – et je finis ma phrase, si tu permets –, il se pourrait bien que ton destin s'accomplisse très bientôt dans une certaine direction. C'est ce que tu attends, n'est-ce pas ?

Yvil le Viran fronça les sourcils, qu'il avait fournis, sur son regard, qu'il avait délavé, ce qui lui donna encore davantage l'air de rêver, lui qui ne rêvait plus souvent, sous ses cheveux aux quatre vents, avec sa tête de mèteque, de juif errant, de pâ...

(Des fois, c'est marrant, vous vous sentez habité par une voix amie, pourtant étrangère, qui vous dicte des trucs un peu tartes, mais sympas, et vous ne pouvez pas vous empêcher d'écrire.)

... tre grec, et dit :

— Que j'attends quoi, d'après toi, bouse de guêpe ?

— Que ton destin dont tu ignores le visage se manifeste, te fasse un signe. C'est ce que tu dis toujours, depuis que je te connais, Grand.

— C'est ce que je dis toujours, hein ? En un mot, je radote, en somme ?

— Pas dit ça, Grand Yvil.

Le connard exprima quelques signes d'énervement en se secouant un peu, dans ses vêtements de pillard un peu grands pour lui, et qui lui seyaient ; peaux, fourrure et cuir, comme un Perfecto à ma belle-sœur¹.

Et il envoya :

— L'occasion, tu l'attends quand même la plupart du temps, non, Big Viran ? Et c'est bien pour ça que vous préférez tous autant que vous êtes errer dans ces montagnes, à la va-comme-je-te-pousse, plutôt que les aménager raisonnablement, y faire pousser des complexes touristiques, bâtir, bâtir, couvrir ces terres arides de...

— Oh ! oh ! Hé ! fit Yvil le Viran.

Sec.

Il avait beau avoir la mémoire mitée, carrément ratissée, ça n'empêche que des réminiscences

lui collaient aux parois du bocal, comme une dentelle de slip dans une moiteur callipygienne.

Et le coup de l'urbanisation des déserts de Bordurie lui évoquait des choses, c'était pas une primeur, tombé tellement de fois des lèvres de l'escroc député qu'il en avait la bouche toute déformée par les mots. Ça coulait tout seul, comme une vulgaire chiasse dans un pantalon du dimanche, empuantissant tout sur son passage.

— Bon, d'accord, dit le flatulent buccal. N'empêche que tu attends l'occasion de te distinguer, n'est-ce pas ? Ou simplement d'accomplir ton destin de pillard. Tu passes ta vie à attendre.

— Tu vas finir par me manquer de respect, punaise.

— L'occasion, elle est là, Grand Yvil. Elle arrive, elle s'avance vers toi. Elle vient, elle monte dans la vallée, à tes pieds. Elle suit le cours du fleuve aux maléfices.

— Une marée noire ?

— Une caravane, Grand Pillard.

— Qu'est-ce que tu dis, Chrislittteulpig ?

— Des voyageurs à piller, ils approchent, voilà ce que je dis. Ils viennent. Ils sont presque là. J'étais là-bas, sur la corniche, à contempler les horizons et à imaginer des cités couvrant les plaines, quand je les ai vus. Je me suis hâté de venir te prévenir. Ça fait déjà un bout de temps, avec tous ces bavardages.

Voilà comment Yvil le Viran se trouva confronté à ce destin qui, croyait-il, n'avait pas inscrit son nom sur ses tablettes et fiches de paie.

Comme quoi des fois on se plante, même quand on est pillard en Bordurie, amnésique de surcroît.

Tu comprendras, Lecteur, quand tu sauras qui sont les voyageurs qui remontent la rive du fleuve aux maléfices, repérés par l'autre courge.

1. Qui, par ailleurs, porte fort bien la toilette.

Dans lequel il se passe des choses...

Ils étaient six, quasiment une demi-douzaine. Sept, en comptant Cinglante la Fidèle. Mais une épée, fût-elle magique et vénérable, peut-elle raisonnablement se répertorier dans les rangs des personnes ? Des personnages, oui, des personnalités, oui encore, mais des personnes tout court, hein ?

Disons qu'ils étaient sept, afin de ne pas risquer de vexations inutiles, et aussi parce qu'au fond Cinglante la Fidèle nous est totalement sympathique. C'est vrai. C'est une épée cinglante et fidèle, comme il est dit sur sa carte d'identité, et de plus valeureuse, de bonne compagnie, un peu râleuse par moments, d'une susceptibilité hors du commun, sans doute, mais ça c'est le lot de toutes les épées magiques héroïques – déjà que les Héros eux-mêmes, sur ce plan, c'est pas rien, mon pauvre Lecteur, nous te le garantissons !

Allez : ils étaient sept.

Ils étaient sept, et ils avançaient au pas, en file indienne ou tout comme, à part quand de temps à autre deux des cavaliers chevauchaient côte à côte, pour bavarder un peu, échanger deux ou trois considérations, briser l'ennui, des trucs comme ça.

C'étaient donc des cavaliers. Six cavaliers, plus une épée magique à la ceinture d'un des six, le premier. Ils allaient sur la rive du fleuve aux maléfices, remontant vers le nord à contresens du courant, tout en se demandant depuis un moment, et vu qu'ils n'avaient rien de mieux à se mettre sous la réflexion, pourquoi on appelait ce cours d'eau « le fleuve aux maléfices » ? Qu'ils se demandaient. Donc.

— Je me demande, dit Gilbert le Barbant, alors que Valentin se portait à sa hauteur, je me demande bien pourquoi on appelle cette rivière « le fleuve aux maléfices » ?

— Je me le demande aussi, dit Valentin.

— On est tous en train de se le demander, dit Milia la Garce, qui chevauchait en troisième position et avait l'oreille fine.

— Qu'est-ce qu'on se demande tous ? s'enquit Isrich le Tailleur, en quatrième position, lui, et qui n'avait *pas* entendu.

— Pourquoi on appelle cette rivière « le fleuve aux maléfices », renseigna Milia la Garce, sa copine de longue date, dont la voix portait clair.

— De quoi vous parlez ? demanda Priscilla, une fille comme on n'en fait plus ni sur Terre ni ailleurs, en cinquième position dans la file.

Le sixième était Natran Poline le Bossu, le Mage, et le septième, noms de Dieux, Bernard fils de Bernard Moketh – ce qui fait un groupe de sept personnes, huit avec Cinglante, et non pas six et donc sept. C'est malin. Tous les chiffres cités avant sont donc nuls. Putain de merde, on a bonne mine et ça la fiche bien, oui, pour démarrer une séquence. On rectifie, donc : ils étaient sept, quasiment huit avec Cinglante.

All right.

Poursuivons.

— De la rivière, dit Milia, élevant la voix par-dessus Isrich.

Milia la Garce étant une zesse pas mal foutue non plus, vu que ce type de femme est rarement

défectueux chez les Héroïnes, et les vices dont elles souffrent parfois ne sont pas souvent de formes, si tu vois ce que nous voulons dire, Lecteur, et même Lectrice, dont nous sommes certain que tu n'es pas mal non plus, encore que si nous en doutions, tu te ferais un plaisir de nous adresser toutes les preuves photographiques souhaitables.

Cependant, des comme Priscilla, nous nous excusons beaucoup. Mais, elle, c'est quand même le gabarit dont tous les mâles rêvent une bonne partie de leur vie, jusqu'à se rendre compte qu'il n'y a plus grand-chose d'autre à faire...

— De la rivière, et de pourquoi on l'appelle « le fleuve aux maléfices » ? dit Milia.

— Je sais pas, dit Priscilla.

Natran garda la bouche close, car il avait fort à faire avec ses propres pensées – on t'expliquera. Quant à Bernard fils de Bernard, fermant la marche, l'air un peu ailleurs, il faut bien le dire, il leva un sourcil dans la lumière déclinante de fin de journée. Son regard rencontra celui de Priscilla. En règle générale, quand un regard rencontre celui de Priscilla, il passe rapidos le relais aux autres sens qui s'activent aussi sec, et zou, mais là, côté Bernard fils de Bernard (ou encore B.F.B.), c'était comme si des commutateurs n'avaient pas été actionnés. Une fatigue de cavalier, qui sait.

— Hein ? fit-il.

— La rivière, dit Priscilla, gracieusement tournée à demi trois quarts sur sa monture, de manière à faire bénéficier d'une vue à la fois plongeante et panoramique sur sa poitrine que dévoilait l'échancrure généreuse de son blouson de cuir clouté, d'une ou deux tailles un peu vaste, pourtant. La rivière, pourquoi l'appelle-t-on « le fleuve aux maléfices » ?

— Je suis censé savoir ? dit B.F.B.

Ce type cultivait assez volontiers la mauvaise humeur. Un tordu. Il ne voulait pas rentrer chez lui, voilà la vérité, et la vérité – encore – c'était que tout ce petit monde s'acharnait à cela : le faire rentrer chez lui. Gilbert le Barbant en premier.

En premier de la file de cavaliers, aussi.

— Sais pas, dit Priscilla à Milia la Garce.

Et on peut dire que ces deux-là chevauchant côte à côte, ça vous fait des chevaux heureux.

— Sais pas, fit passer Milia à Isrich, qui fit passer au peloton de tête.

— Les noms, c'est pas toujours en rapport avec le contenu, dit Valentin, maigrelet et flottant un peu dans sa tenue de voyageur. De la Terre d'où je viens, je pourrais te citer quatre-vingt mille exemples.

— Quatre-vingt mille ? dit Gilbert qui pensait, au fond, à autre chose.

— Gardiens de la paix, officier de sécurité, sécurité sociale, se mit à énumérer Valentin. Intérêt national, intérêt général, égalité, fraternité, liberté, utilité publique, honneur... Non, peut-être pas quatre-vingt mille, mais un paquet quand même. Tu viens toi-même d'une Terre pas très éloignée de la mienne, tu as vu par toi-même en allant rechercher le tordu. Tu peux te rendre compte.

— Sans dote, dit Gilbert le Barbant.

— Sans dote ?

— Excuse-moi, j'ai oublié le « u ». Je voulais dire « sans doute ».

Là, nous sentons bien la nécessité d'une note explicative. Nous sentons bien. Nous ne sommes pas Narrateur comme d'autres se prétendent écrivains, simplement parce que leur papa l'était et qu'une directrice littéraire de grande maison en renom les a poussés à aligner des phrases jusqu'à atteindre un nombre de pages. Non. Nous sommes Narrateur professionnel. Nous savons quand une note explicative se fait sentir, et quand elle tombe bien.

En l'occurrence, ici.

Seulement, voilà : une note, ici, pour éclaircir et expliquer les allusions de Valentin, cela ferait entre quatre et trente pages, selon qu'on choisirait le modèle sport ou la berline proustienne. Le mieux, ce serait encore de se reporter aux précédents ouvrages de la série, de les lire vite fait, de se transformer du coup en lecteur de type A. et de revenir bien vite se joindre à la grande famille, pour ne pas dire la foule, de tous les Lecteurs de type A. ici présents, et qui attendent qu'on en finisse avec ces coups de frein incessants.

Le mieux, ce serait ça.

Sinon, on peut toujours tenter un machin comme : Gilbert et Valentin étaient deux mortels, originaires de Terres de mortels presque identiques, et ils s'étaient retrouvés un jour dans le pays des Héros pour la même raison : chacun avait gagné un concours, un concours diffusé parmi les mortels, dans les pays et territoires de mortels, qui avait été organisé par Konnar le Grand, vieux chef de Héros qui souffrait de la perte de considération des siens parmi les mortels et tenait à redorer leur blason. Et alors...

Et c'est là qu'il faut trente pages. Franchement, rien de plus chiant que les résumés condensés.

— J'ai rien vu jusqu'ici, dit Valentin, qui me laisse croire que cette rivière mérite son nom. Déjà qu'elle mérite pas qu'on l'appelle « fleuve ».

— C'est vrai, dit Gilbert.

Et c'était vrai que c'était vrai. Le cours d'eau avait une dizaine de mètres, parfois quinze, de largeur. Ce qui fait tout de même un peu léger de tour de taille pour un fleuve. C'est comme le Jourdain. Je veux pas dire, mais s'il y a chez les fleuves un usurpateur, c'est quand même bien... bon. Celui-là serpentait nonchalamment au creux de la vallée, parmi les roches rouges, les tertres caillouteux, les bouquets d'épineux et de plantes n'ayant de gras que le qualificatif – encore une publicité mensongère. Question végétation, c'est sûr que ça n'avait rien de luxuriant.

Le groupe n'avait pas vu beaucoup de vert depuis son départ de l'oasis. Plus ils s'enfonçaient dans les étendues, plus c'était aride et poussiéreux, plus c'était sec, à dominantes rousse, rouge, carmin, incarnat, et la gamme des ocre aussi. Pas vilain, remarque, mais quand même : tu respirez ça deux minutes et tu craches des copeaux.

L'oasis était le point de passage que tenait et gardait Jollis le Gardien. Un des points de passage, pour l'aller vers les – et le retour des – autres mondes. De là, il y avait toute une sacrée partie de la Bordurie à traverser, pour le groupe qui nous intéresse, avant de se retrouver définitivement en sécurité en Konnarie – ou fief du Grand Konnar.

Mine de rien, on te l'a fait, Lecteur B., ton résumé. En gros. Les détails, tu vas pouvoir les grappiller petit à petit, par la suite.

(Il y a ça, aussi, dans le fond : les Lecteurs de type A., qui savent tout. A-t-on le droit de les emmerder, eux, sous prétexte que des petits nouveaux viennent de débarquer ? À l'école, nous nous rappelons quand nous n'étions qu'un petit Narrateur, les nouveaux qui débarquaient avaient intérêt à prendre le train en marche, un point c'est tout, ce qu'ils faisaient, d'ailleurs, et ça ne les empêchait pas de se retrouver premier de la classe.)

Depuis le départ de l'oasis, le groupe marchait au rythme nonchalant des chevaux gracieusement fournis par Jollis, le gardien du passage, qui savait comment magouiller dans les oasis. À la vérité, ce n'était même pas une magouille : ça faisait partie de ses fonctions ordinaires et habituelles. Subvenir aux besoins des voyageurs de passage en mission, ceux qui partaient pour des contrées de mortels lointaines, et ceux qui en revenaient. L'assistance aux Héros en partance, le soutien aux Héros de retour, *welcome at home*, ces prévenances-là. C'étaient de bons chevaux. Eux non plus

n'avaient pas remarqué le moindre indice signalant que la rivière méritât d'une part son dénominatif de fleuve, et d'autre part sa réputation maléfique. Les chevaux, de toute manière, on ne leur demande jamais leur avis – et c'est un peu pour réparer cette omission que nous leur accordons un peu d'attention, à ce moment du récit.

— C'est comme à moi, dit Cinglante.

— Pardon ? dit Gilbert le Barbant.

(Il avait cru entendre bougonner l'épée magique, la Fidèle – qui jamais ne s'ébrécha –, pendue à son côté.)

— Je disais, dit Cinglante du fond de son fourreau, qu'il fera chaud le jour où on me demandera mon avis.

— Ton avis sur quoi, Fidèle Cinglante ?

— C'est la meilleure, fit Cinglante. De quoi vous parlez ?

— Ah oui, dit Gilbert.

— Ah oui, imita, caricaturale, l'épée magique.

— Qu'en penses-tu, vieille amie ? dit Gilbert.

— Pas grand-chose, avoua Cinglante.

Sûr que le paysage était des plus calmes, tout sec et tremblant de chaleur rouge comme on l'a dit, au point que nous-même, Narrateur, frappant ces lignes, nos doigts poisseux de sueur glissent sur les touches de notre Macintosh – oui nous sommes adepte du Mac, depuis le commencement des temps, et rêvons du dernier modèle de bureau que nous ne pouvons nous offrir, afin de pouvoir encore en sortir moult chefs-d'œuvre, car c'est ainsi que les hommes vivent, mais pour l'heure nous ne pouvons nous l'offrir. Que l'eau de la rivière était des plus claires, et d'un niveau qui ne dépasserait pas le genou, au cas où il faudrait traverser à gué – et à pied, pas à cheval.

— Tout ça, c'est des conneries, au fond, maugréa Valentin entre ses dents.

C'était un truc qu'il savait faire, et pratiquait volontiers, surtout depuis un certain temps. Depuis qu'il était traître. (C'est lui, le traître du groupe. Dans toutes les histoires d'aventures comme celle-ci, il y a un traître. Eh bien, le nôtre, c'est lui. Mais ça s'est arrangé, sur la fin du précédent volume. Pour l'heure, Valentin n'est plus qu'à moitié traître, et surtout comme qui dirait drogué, c'est ce qu'on s'autorise à penser, de source autorisée.). Il bougonnait, faisait la gueule, ronchonnait, ou gardait le silence.

— Des conneries, hein ? renvoya Cinglante.

Sur un ton caustique, voire sarcastique. Le ton qu'elle employait pour s'adresser à Valentin depuis que celui-ci avait ourdi des vilenies à son endroit, des manigances qui avaient eu pour effet que Cinglante se retrouvât temporairement otage de Bernard fils de Bernard. C'est fou ce que tout ça est simple quand on est au courant, fou ce que ça peut paraître confus et compliqué quand on débarque...

— Des conneries ! n'en poursuivit pas moins la magique. Pauvre petit bonhomme ! Parce que tu connais la Bordurie, sans doute ? Tu sais de quoi tu parles, hein ? Te voilà débarqué depuis à peine quelques mois de ton petit univers terrestre de mortels, sélectionné par un concours qu'organisa mon vieux maître Konnar le Grand, pas même fichu de trouver ton chemin dans les égouts qui servent de sas entre un certain nombre de mondes et le pays des Héros...

— Et Gilbert Lافlette qui passait par là m'a tiré de la merde..., on le sait ! grommela Valentin.

(De toi à nous, Lecteur, le malheureux Valentin en a un peu sa claque qu'on ne manque pas une occasion de lui rappeler qu'il loupa son passage, erra des mois et même des années dans le sas de communication entre les deux mondes, et que Gilbert, alors Lافlette, passant lui-même par ce boyau,

le tira d'affaire.)

— Au sens propre du terme, si l'on peut dire ! éructa Cinglante. De la merde, oui, dans laquelle tu pataugeais, pauvre cloque. Tu n'es donc pas ici depuis des éternités, nous t'avons accordé le premier statut de Héros Immigré, à un mortel, foutripette ! et tu te ramènes dans cette histoire-ci, drogué jusqu'à la racine des cheveux que tu as perdus...

— Drogué ?

— Ne le sachant même pas, pustule ! Ensorcelé, ce qui est du pareil au même... et tu prétends connaître la Bordurie !

— Mettons que j'ai rien dit, dit Valentin, l'œil vague.

— La Bordurie, c'est le royaume du sombre, des maléfices cachés derrière chaque pierre, sans avoir l'air de rien. C'est la poubelle du pays. Le territoire des illusions, des irréalités enchevêtrées. Le domaine de tous les futoirs. Qui te dit qu'à cette heure, d'ailleurs, tu n'as pas été extirpé de ta réalité, urticante propension ? Qui te dit que tu appartiens encore à quelque chose ? Que tu n'es pas simplement une divagation dans l'esprit naze d'un, je ne sais pas, romancier de quais de gare, par exemple ? Qui te dit ?

— Personne, admit Valentin, avec une grimace douloureuse, se demandant effectivement si cette réponse émanait véritablement de son moi profond et tout ce qu'il y a de personnel, ou si elle lui était dictée par le romancier de quais de gare.

Il en resta coincé de la mandibule, et l'œil sans éclat.

Dans l'attente de quelque chose qui se produirait, là, pour lui prouver que Cinglante n'avait peut-être pas tort, l'enculée (se disait-il).

C'est alors qu'une musique, oui, une musique s'éleva non seulement au-dessus de la rivière, mais des terres environnantes, et pas que des berges. Une musique tout ce qu'il y a d'expressionniste, avec des cors, des percussions, des roulements de tambour, une musique, comme ça, qui vous empoigne aux tripes – tu sais, Lecteur ? une musique de film, quoi, carrément, quand les cavaliers surgissent.

Dans les films, on sait *d'où vient* la musique qui accompagne l'image : de la bande-son. Mais dans la réalité ? (Et nous ne pousserons pas la perfidie jusqu'à dire : dans un livre.) Hein, dans la réalité, d'où elle vient, la musique ?

D'abord, dans la réalité, la musique, elle n'est pas là. Elle vient à l'extrême rigueur d'une chaîne hi-fi, d'une radio, d'un haut-parleur. Et basta. Sinon, pour l'ambiance, on n'en *voit jamais* la couleur, de la musique. Évidemment. Eh bien ça dépend. Eh bien, ici, c'était pas ça du tout : la musique sourdait des pierres, s'échappait de chaque grain de poussière en suspension dans l'air lourd, la musique descendait du ciel, que disons-nous, *emplissait* le ciel, et vram ! avec les cors et les percussions, vramm ! vramm !

Et c'était pas du boucan pour autant. C'était une sacrée belle musique, quelque chose que n'aurait pas renié John Barry (celui d'*Out of Africa*, de *Dances with Wolves*, oui, oui). Une musique comme ça.

Un truc qui fige.

Sur le bord de la rivière, alias « fleuve aux maléfices », les voyageurs et geuses se figèrent. Même leurs chevaux. Autant qu'un cheval peut se figer. Piaffotant tout de même un petit peu. Tandis que les vaguelettes de l'eau, dans la rivière, produisaient une succession de petits bruits qui ressemblaient fort curieusement à des ricanements.

Les voyageurs et geuses échangèrent des regards plats, dissimulant mal leur appréhension.

— Et alors ? dit Cinglante.

Et elle dut répéter, haussant un peu le ton, à cause de la musique.

— C'était trop beau, estima Gilbert, et nul ne lui demanda de préciser de quoi il voulait parler.

À cet instant, les crêtes proches se coiffèrent d'un certain nombre de cavaliers. Vingt ? Trente ?

Dans ces eaux-là. Surplombant celles de la rivière.

Trois secondes, et on comprenait qu'il s'agissait de barbares, probablement pillards, de barbares pillards comme en est infestée la Bordurie. Tout le monde sait ça. N'importe qui. Un barbare pillard en Bordurie, c'est une fourmi dans une fourmilière, une guêpe dans un essaim, un ou une imbécile à la télévision.

— Ha ha, dit Gilbert. On risque de rentrer moins vite que prévu à la maison.

Il posa la main sur la poignée de Cinglante la Fidèle. Prêt. Au cas où. Ce qu'il y avait gros à parier.

— Ça va faire un paquet d'heures sup', dit la Fidèle.

Les cavaliers s'étaient mis en branle. Ils descendaient la pente, les sabots de leurs chevaux soulevant la poussière rouge.

La rivière ricanait.

Ce fut comme si quelqu'un, Dieux savent qui, baissait le son de la musique, jusqu'à l'extinction, au moment même où nous nous le suggérions. Des fois c'est dingue.

Où ça continue.

La rencontre entre pillards et voyageurs eut donc lieu sur le bord de la rivière, comme on pouvait le supposer à la fin du chapitre précédent. Nous ne voyons aucune raison valable pour qu'un quelconque coup de théâtre change radicalement la marche à suivre prévue dans le synopsis préparatoire, et nous transporte cette séquence dite de « la prise de contact » allez savoir où, par exemple au sommet du pic Mandigo tristement renommé dans tous les territoires du pays des Héros, ou encore dans les caves de l'Empire State Building.

Ça fit beaucoup de poussière : telle est la réflexion qui pourrait nous venir à l'esprit, en premier lieu.

En second, on se dit que, forcément, sur un pareil terrain de sable rouge et de terre (rouge aussi) sèche, une trentaine de chevaux qui galopent, puis trottent, puis piétinent. Hein, forcément. C'est bel et bien ce qui nous vient à l'esprit en second lieu, on avait raison de le dire.

Beaucoup de poussière, mais avouons-le : ça ne manquait pas d'allure. Nous sommes de ces gens qui trouvent que la poussière est une belle invention, qu'il n'y a rien de tel pour saupoudrer chicos le décorum. Ah ! poussière ! Ah ! pulvérulentes en tous genres, guirlandes écologiques s'il en est. Et puis, et puis, je sais pas, quand nous entendons parler de « lourdes volutes de poussière », allez comprendre, c'est comme pour la musique d'un harmonica, ça fout des petits frissons de chair de poule. C'est comme ça.

La poussière, donc. Déroulées sous le pas de chevaux, les lourdes volutes pulvérulentes et rousses s'élevèrent (ça n'a pas de la gueule, ça ?) et enveloppèrent les cavaliers, crayonnant comme un écrin à la venue des barbares.

Bien sûr, ça fit éternuer un peu, et surtout du côté des voyageurs, mais, dans un vrai film, on n'en parlerait même pas. C'était rien de grave.

Quand la poussière retomba, à peu près aussi lourdement qu'elle était montée, toujours aussi rousse et mordorée, il apparut que bon nombre des barbares avaient tiré leur épée, tenaient fermement la hampe de leur lance ou le manche de leur hache d'armes. Ce n'étaient pas des attitudes qui se remarquaient spécialement tandis que la poussière voletait.

Il apparut aussi que les voyageurs, et Gilbert à leur tête, étaient maintenant recouverts de la tête aux pieds d'une fine pellicule poudreuse.

Du côté de la rivière ricanante, R.A.S.

Qu'il nous soit permis, pour quelques lignes encore, de dire combien la troupe de barbares pillards de Bordurie avait fière allure. C'est terrible, et sans doute injuste, mais nous sommes quand même forcé de reconnaître que les barbares pillards, ou professions assimilées, ont plus volontiers une allure infernale, un *look* géant, que des citoyens moyens tout ce qu'il y a de civilisés. Et ceux-là ne nous feront pas mentir ni dévier le principe. Poilus, barbus, hirsutes, fringués bestial, cuir, peausserie, et de coupe plutôt sport, avec tout ce métal pour attraper les reflets de lumière, avec ces odeurs de cheval, de chevaux, de viande... « Beaux » n'est sans doute pas le mot adéquat, personne ne s'y risquerait. Personne d'ailleurs n'a prétendu que le mot « beau » est un beau mot. « Beaux », certes non. Mais de la gueule, ça oui. Vous mettez côte à côte un Philippe de Villiers et un Sean Connery, et vous voyez ce que nous voulons dire.

Aparté : eh bien, pourtant, il s'en trouve qui votent pour de Villiers.

— Je vous salue, voyageurs ! Mon nom est Yvil le Viran !

Dit Yvil le Viran.

— Et le mien Chris Littteulpig.

Dit l'autre flaque à qui personne n'avait rien demandé ni ne songeait à le faire.

D'ailleurs, on ne lui jeta qu'un coup d'œil, à la fois étonné et vague, et l'attention se reporta ailleurs bien vite, pour ne pas dire aussitôt, afin de se consacrer à ce qui en valait la peine. On oublia bien vite cette face de merde triste de Littteulpig qui se tenait assis sur son cheval comme un pape sur son pot de chambre – rien pour la majesté.

— Mon nom est Gilbert, dit Gilbert.

— C'est un nom de chez moi, ça, grasseya la tartiflette comme s'il venait de reconnaître un copain d'enfance dans un supermarché, au rayon des produits ménagers, tandis que les épouses, dans l'orbite des caddies, soupèsent et comparent les rapports qualité-prix.

— On me dit le Barbant, dit Gilbert. Je viens de Barbanterie.

— Connais pas, fit savoir Littteulpig de Tunouzemmerde.

— Et si tu la bouclais une seconde, Chrislittteulpig ? proposa Yvil le Viran.

L'alterqué verrouilla son claque-chiasse. L'air un peu vexé d'avoir été remis à sa place devant tous, et surtout devant des inconnus, sans parler des inconnues, au nombre de deux, qu'étaient Priscilla et Milia la Garce, toutes deux plutôt de celles aux yeux de qui on n'a pas envie de passer pour un con. Mais bon : il la ferma.

— Gilbert de Barbanterie..., répéta Yvil, en faisant des efforts de mémoire désespérés.

Il regarda autour de lui, parmi les siens, et put remarquer aux grimaces incertaines sur les faciès qu'il n'était pas le seul à se creuser le chou, et que toute cette vacance qui lui remontait en surface était partagée, qu'elle n'était pas spécifique à sa mémoire mitée.

— On me dit volontiers « Gilbert le Barbant », lui vint en aide notre bon Gilbert.

— Jamais je n'ai entendu parler de la Barbanterie, dit un barbare massif, coiffé d'un casque qu'il avait dû se payer d'occase, et qui semblait un peu étroit sur sa tignasse.

« Forcément, banane », fut tenté de répondre Gilbert. « La Barbanterie, c'est ailleurs d'ici. Pas en Bordurie. Pas non plus une contrée du pays des Héros. C'est un autre monde, un monde de mortels, de l'autre côté de ces territoires âpres et frontaliers. » Fut tenté. Ce qui, par la même occasion, eût fourni un bon prétexte pour résumer la situation en deux temps trois mouvements, l'air de ne pas faire de résumé. Mais Gilbert, à la même enseigne que nous, Narrateur, en avait ras les fossettes, des situations qu'on résume. Et trouvait que ça lui était arrivé plus souvent qu'à son tour.

Il se voyait, c'était limite, raconter bientôt comment il avait été inscrit sans le savoir à ce concours des Héros, comment il avait gagné, comment il était parti récupérer son lot. Et la suite. La rencontre avec Valentin, l'autre gagnant d'un autre concours de recrutement, dans ces égouts du passage entre les univers. Et puis après, comment, en guise d'examen d'admission ultime, on lui avait confié la mission d'aller rechercher Bernard fils de Bernard, fugueur sur Terre de mortels, fou amoureux de la chanteuse de rock trash Priscilla, du groupe des Rollmops. Il s'y voyait, sans blague, gros comme une maison.

Par prudence, du coup, il joua les sibyllins. Fit dans le succinct :

— C'est quelque part.

— On vient tous de quelque part, dit Yvil le Viran, avec, c'était étrange et bizarrement tombé dans la circonstance, comme une nostalgie au creux de la voix – il ajouta : Mais d'où ?

— Qui le sait vraiment ? dit Gilbert, pour rester dans la note.

Yvil soupira. Un temps de silence s'installa. Il y avait soudain du flou dans l'atmosphère. Une odeur de gaz.

Une goutte de sueur coula de la paume de Gilbert sur la poignée de Cinglante et fit frissonner celle-ci.

— Yvil le Viran, n'est-ce pas ? dit Gilbert.

Il interrogea à son tour ses compagnons et compagnes d'un coup d'œil. Valentin avait l'air plus amorphe qu'une serpillière sur une corde à linge. Bernard fils de Bernard étranger à tout cela. Les autres, uniformément, l'air entendu. Petit acquiescement. Sauf Natran le Bossu, qui, lui, offrait tout le portrait d'un constipé chronique en pleine tentative de guérison. (D'ailleurs, c'était bizarre – une pareille mimique de concentration, c'était peut-être le signe que quelque chose était en train de lui arriver.)

— Yvil le Viran, prononça pour la énième fois Gilbert. Le célèbre pillard !

Yvil regarda ses potes. Les immédiats. Qui lui renvoyèrent des sourires satisfaits et rassurants, des opinements.

Cela parut faire plaisir à Yvil. Le revigorer, en quelque sorte. L'assurer sur sa base. Le regonfler de manière à ce qu'il se lance dans les conneries sans honte.

S'il n'était pas « célèbre pillard », il était au moins pillard, et sur ce plan Gilbert ne pouvait guère se tromper. Qui donc, en Bordurie, pouvait se promener dans les rues et dans cette tenue, et n'être pas pillard ? Il n'y avait, en Bordurie, *que* des pillards. C'était simple. Que des pillards, et par-ci, par-là, de temps en temps, des voyageurs que les pillards pillaient, carrant de côté leurs bagarres intestines. Des voyageurs qui s'efforçaient de traverser rapidement ces banlieues typiquement banlieusardes et pas vraiment tranquilles, zigzaguant et louvoyant entre les razzias.

La situation, c'était ça.

Pillard donc, Yvil le Viran, à l'évidence. Quant à la célébrité, ce n'était après tout qu'une affaire de gradation.

Néanmoins, le mot tartina de baume les incertitudes mnémoniques du pillard. Se savoir célèbre fait toujours plaisir, à n'importe qui, en règle générale. D'autant plus quand votre première pensée matinale quotidienne est consacrée à l'apprentissage de votre personnalité, aux retrouvailles avec ladite.

— Célèbre, célèbre, minauda, quasiment, Yvil. N'exagérons rien.

— N'exagère pas toi-même, rétorqua Gilbert Lafolette, dit le Barbant. Et venons-en aux faits. Tu vas donc tenter de nous dévaliser, c'est ça ?

Quand nous te disions, il n'y a pas si longtemps, Lecteur, qu'il en avait un peu marre de tout ce cirque, des jeux à jouer, des règles à respecter, tous ces machins. Nous l'avions bien senti venir, et pas seulement parce que nous avions jeté par mégarde un coup d'œil sur la suite du plan de travail – c'était dans l'air, au détour d'un mot, d'une expression.

— Vous dévaliser ? éructa Yvil, en mimant la stupéfaction outrée.

— Quelle idée ! Quelle folle idée ! Est-ce qu'on a des têtes à ça ? Bons Dieux, qui vous a mis ça dans la tête ? s'exclamèrent en chœur ses compagnons les plus proches, ce qui permit à cette figure de pet de Chris Littteulpig – qui avait fait carrière dans les travaux publics avant de sombrer dans les escroqueries politiques – de se raccrocher aux dialogues.

— Ha, ha, ha ! Yvil le Grand, un pillard qui s'attaquerait à des voyageurs aussi respectables ! Ha, ha, ha !

Assenant la preuve, du même coup, que parfois, pour certains, le silence, s'il est d'or, n'a rien d'enrichissant. Ah ! quel con, mon Léon.

Gilbert eut une grimace un peu narquoise, en dépit de son effort pour rester poli. Il envoya :

— Parce que tu n'avais pas l'intention de nous dévaliser, célèbre et pillard comme tu l'es ? Parce que tu n'es pas descendu de ta montagne pour cela, tout exprès ? Mais pour répondre peut-être aux questions que nous nous posons, mes compagnons et moi-même, au sujet de cette rivière ?

— Ah oui ? Quelles questions ? dit Yvil.

— Pourquoi on la surnomme « le fleuve aux maléfices », par exemple. Et pourquoi cette musique s'est élevée de partout, accompagnant ton apparition.

— Quelle musique ? dit Yvil. Une musique ? Sans déconner ? (Il réfléchit trois secondes.) La rivière, je suis, comme toi, voyageur de Barbanterie : j'en sais rien. Personne n'en sait rien, je crois. Demande à mes collègues, là, mais je ne crois pas me tromper en te disant que je crois. Mais la musique... c'est vrai ? Vous avez entendu, les gars ?

Les gars balancèrent la tête et le casque de gauche à droite, certains de droite à gauche, en tout cas les uns et les autres latéralement – exprimant la négation.

— Il te fait marcher, expectora grassement le crachat. Il essaie de te flatter, afin de...

— Qui est cet avorton qui parle tout le temps pour toi, Bel Yvil ? demanda Priscilla, talonnant son cheval qui fit quelques pas.

Nous ne te disons pas.

Bien qu'il faille quand même que nous te le disions, si on veut que tout cela ressemble à quelque chose.

L'effet produit par cette intervention de Priscilla !

Sur un peu tous les plans. Nous allons tenter de découper la scène au ralenti, pour que tu en profites dans les grandes largeurs, Lecteur.

Déjà, à l'image. Cette façon de talonner gentiment sa monture, et la monture qui se mit en marche, bougea, et fit bouger sa cavalière. Ti-clop, ti-clop, ti-clop. Cette façon de bouger de la cavalière, dans son jean un peu large qui néanmoins paraissait moult, allez donc expliquer ce prodige, et pareil pour le blouson de cuir ouvert sur cette poitrine qui bougeait elle aussi sous le T-shirt, comme un bol de flan à la vanille fraîchement démoulé et renversé sur une assiette, au goûter, quand on est petit et que rien ne compte d'autre que les bols de flan à la vanille, à la pistache éventuellement, et donc, là, qui avançait.

Et ce sourire qu'elle avait, illuminant son visage aux traits de douce fauve (le féminin du fauve), ses yeux qui flamboyaient du feu coulant de sa chevelure embrasée par le soleil, ce sourire, ah, noms de Dieux, quand elle prononça « Bel Yvil » – qu'à la place du Bel, nous... nous... je sais pas ... nous serions retombé, net, gâteux, flop, dans la peau d'un petit garçon trébuchant dans le chat, avec le bol de flan à la vanille qui s'échappe, qui s'envole, qui plane, plane, qui va se fracasser, maman, faites que je me réveille avant la catastrophe et que je ne...

Hein ?

Mais l'Yvil, lui, avala sa salive, gloup, sobre et discret. Il vérifia que son cœur battait toujours sans trop de déraillements.

La bande, eux, s'accordèrent un rien de mollesse dans la manière qu'ils avaient de tenir leurs épées, lances, haches, masses d'armes – rien qu'un peu et rien que dans ce domaine. Une mollesse sélective.

Et le morveux, lui, oh ! la gueule de morveux ! Oh ! le pauvre morveux rempli de morve ! Le pauvre petit vent, le pauvre mou, celui-ci, mou de partout, de la plante de son crâne au front des pieds. Le pauvre, qu'une telle flamboyante créature, incarnation jumelée des sensualités d'un autre âge et du mépris, appela « avorton ». Le pauvre « avorton ».

Et nous, rien que parce que ce type nous fait un peu trop penser à une de nos connaissances de ce côté-ci du miroir, ça nous les met en joie.

Le plus beau, c'est que personne ne répondit à la question posée par Priscilla – qu'arrivés en bout de phrase, sans aucun doute, nous eussions tous oubliée, et pour qui (l'interrogation) personne ne se mettra en peine de retourner en arrière.

En tout cas, Littteulpig se paya un coup double en moins de quelques minutes, et, séance tenante, la ferma. La tint fermée de tout le temps que la rubescence de bite qui lui avait envahi la trogne mit à s'estomper. Ça ne se fit pas rapido. Et par la suite, à chaque fois que l'« avorton » se trouva à moins de deux mètres de la divine, crac ! rouge comme une pivoine et couche bousue !

Parle-moi, Lecteur, d'une rigolade.

Mais calmons-nous.

— Tu ne réponds pas, Bel Yvil ? s'enquit Priscilla.

Bel avala encore un petit coup de salive.

— Arrête de lui poser des questions, si tu veux qu'il réponde, dit Milia la Garce, avançant son cheval à son tour à hauteur de conversation.

Ah noms de Dieux !

C'était guère mieux. En tous les cas tout aussi bien. Nous te laissons, Lecteur, reprendre souffle un instant. (A-t-on déjà décrit comme il convient cette autre rouquine déplombante qu'est Milia la Garce, dans son petit ensemble court d'Héroïne gironde ? Avec, elle aussi, dans et hors son bustier-cuirasse de guerrière, cette paire de seins dollypartonnienne (à croire, sans rire, que nous les attirons, ma parole, alors que, craché juré, nous n'y sommes pour rien, nous ne faisons que constater et raconter !), ces seins comme des bols de flan quand on est petit et qu'on... Des saladiers de fromage de tête dans sa gelée ferme ! Ah ! et sa taille serrée par la ceinture porte-flamberge, et l'espèce de mini slip en peau de nous ne saurions dire quoi, mais échancré à la brésilienne pour allonger encore la cuisse, comme si ladite avait besoin de cet artifice pour attirer l'œil du plus borgne à vingt mètres... Nous nous demandons si elle fut décrite comme elle le mérite. Songeons-y pour une fois où nous aurons vraiment le temps de nous y mettre.)

— Comptes-tu nous dévaliser, pillard que tu es, et comme c'est ton rôle dans ces histoires qui hantent la Bordurie maudite ?

Interrogea Milia la Garce.

Doubla Priscilla.

Un gémissement, discret mais cependant audible, s'échappa des lèvres crispées de Natran le Bossu.

— Quelle idée folle ! s'exclama le Bel Yvil. Loin de moi et de mes compagnons cette intention parfaitement médiocre.

— Mes amies ont raison, dit Gilbert – que le seul fait de prononcer « mes amies » grandit de quelques centimètres, tout assis qu'il fût sur sa selle. C'est ce qui se pratique à l'ordinaire, ici, dans ces contrées. Je veux parler du vol, du rançonnement, de la taxe de ceux-ci par ceux-là, quand des voyageurs sont mis en présence de pillards. C'est comme ça que ça se joue.

Yvil réfléchit un court instant pour vérifier que « ceux-ci » et « ceux-là » se trouvaient dans le bon ordre, par rapport à leur concordance avec « voleurs » et « pillards », puis laissa tomber, étant donné que de toutes manières on sait à l'instinct qui vole l'autre et qui se fait voler, logiquement, quand on met en présence des pillards et des voyageurs.

Sauf peut-être dans les histoires étranges et un peu barges. Mais nous allons bien voir.

— Mais non, mais non, protesta Yvil. Ce n'est pas systématique, mais non. Ce n'est pas

systematique du tout, voyons. Il arrive que les pillards que nous sommes ne songent pas une seconde à dévaliser les voyageurs qui passent. Ça leur arrive. Ni les voyageurs, ni les voyageuses.

À voir sa tête, on pouvait bien sûr se dire qu'il était sincère. Qu'il ne songeait pas à les dévaliser. Que rien qu'en les regardant, c'était déjà fait, et depuis le premier coup d'œil.

— Il advient, dit-il, que les pillards que nous sommes, pour se changer les idées, fassent tout le contraire.

— Tout le contraire ? dit Isrich le Tailleur.

— Protection, dit Yvil le Viran. Protection et escorte. Cela aussi, nous le pratiquons.

On le regardait, et on n'avait qu'une envie être escorté et protégé par lui. On regardait sa bande : hop ! ils étaient engagés aussi !

Un nouveau gémissement s'éleva d'entre les lèvres de Natran. Les têtes se tournèrent dans sa direction. Il eut un sourire bancal, s'excusa d'un geste de la main, comme s'il voulait dissiper une odeur, une fumée.

— Il est malade ? demanda Yvil le Viran.

— Pas du tout, dit Gilbert. C'est Natran le Bossu.

— On se connaît ?

— Chais pas. Possible, dit Gilbert. C'est un Mage. Un fameux.

Le visage d'Yvil changea. D'estival, eût-on dit, bascula en hiver d'un trait, sans passer par la chute des feuilles.

— Vous avez un Mage avec vous, alors ? fit-il.

Évidemment, ça changeait tout.

— Qui vous êtes ? demanda Yvil le Viran. C'est-à-dire, quelle est la raison de votre présence en ces terres maudites ? Et si vous voulez un coup de main, sans blague ? Des femmes comme vous, mesdames, et un Mage comme vous, le Bossu... C'est volontiers que je vous offre l'hospitalité.

L'hospitalité, il ne fallait rien exagérer. C'était certain, cependant, qu'ils ne se feraient pas trancher la gorge tout de suite. Pas avant qu'Yvil comprenne les raisons de la présence ici de cette troupe, avec un Mage dans ses rangs. Accessoirement, un Mage, ça devenait... plus important que deux pouliches comme celles montant ces chevaux, là, sous les yeux – songeait Yvil.

On lui devinait les rouages en action sous le cuir chevelu.

— L'hospitalité, non, merci, dit Gilbert. Mais on va peut-être quand même s'arrêter pour aujourd'hui, hein, vous autres ?

Divers acquiescements lui répondirent. Bernard fils de Bernard dit :

— Pas trop tôt. Qu'on croûte un peu et qu'on arrête de jacasser, le cul sur des bourrins qui bougent.

Yvil le Viran hocha la tête, l'esprit ailleurs. Il avait fort à faire pour regarder à la dérobée partout où il le souhaitait. Entre les deux nanas et le Bossu, ça ne lui laissait pas assez d'yeux. Une fois, son regard croisa celui de Natran, et ce n'était pas à la dérobée, et il ne put y échapper. Natran sourit, se décrispa, se recrispa.

— Il est branché, ton Mage, le Barbant ? demanda Yvil. Il est connecté sur un truc, en ce moment ?

Gilbert répondit par une mimique entendue, qu'en l'occurrence Yvil entendit mal, pas net, mais c'était le but recherché : créer l'ambigu.

Les voyageurs, les voyageuses, descendirent de cheval. Et, Bons Dieux, ça faisait sacrement du bien !

Où nous en avons marre d'écrire des en-têtes spirituels.

C'est ainsi que barbares pillards et voyageurs voyageuses passèrent leur première nuit en compagnie. Façon, bien entendu, de parler. Sauf que le résultat, c'est quand même ça.

Pourquoi et comment ? Parce qu'Yvil le Viran en décida ainsi. Comment ? En restant là, sur la rive de cette rivière qui, visiblement, cachait bien son jeu maléfique, en restant là en compagnie des touristes de passage, et c'est tout, c'est carrément simple.

Tous pourtant ne bivouaquèrent point. À dire vrai, plus des trois quarts s'en retournèrent au campement sur la montagne, et trois ou quatre avaient mission de rapporter le matériel nécessaire pour escorter *un poquito*. Ce qui fait que dans un premier temps, Yvil et LITTLEULPIG, seuls, demeurèrent, avec deux autres costauds qui ne jugèrent pas utile de se présenter, et à qui personne ne demanda qui ils étaient, qui était leur père et leur mère : deux barbares pillards costauds, et puis voilà tout. Alors, quand les autres qui étaient retournés au campement avec mission d'en revenir chargés du matos nécessaire à l'escorte revinrent, une petite heure plus tard, porteurs effectivement du matos nécessaire à l'escorte *et* au bivouac, ça faisait deux en plus. Deux quidams barbares pillards costauds et anonymes en plus, à qui personne ne demanda leur carte d'identité, numéro de sécu, ni rien. Non plus. Au total, ça faisait six barbares pillards, Yvil le Viran et Chris LITTLEULPIG y compris.

D'ailleurs, qu'on se demande encore bien pourquoi LITTLEULPIG ? La seule réponse logique (nous n'osons dire, dans le contexte, « raisonnable ») est : parce qu'il s'imposa, parce qu'il colla de toute sa glauque présence, parce que ce genre de mucus, quand c'est là, c'est là, et à la fois parce qu'en dépit de ça on ne lui accordait pas suffisamment d'attention pour le jeter.

C'est ainsi. Oui, c'est ainsi que les hommes vivent. (Clin d'œil.)

Six barbares pillards, disions-nous, contre sept voyageurs-geuses, si nos comptes sont bons, peut-être huit, d'une certaine manière, en comptant Cinglante la Fidèle, qui jamais ne s'ébrécha.

Cela fait un bon équilibre.

Bien qu'il n'y eût, dans ce tas de personnages, aucune ombre de dupe concernant les motivations de la présence des pillards, tous firent comme si de rien n'était, et comme si la plus profonde naïveté, telle une flammèche d'esprit saint-sulpicien, fût descendue du crépuscule pour leur chatouiller le front.

Quand Yvil le Viran prétendit, sérieux, qu'il se proposait de tout cœur, ainsi que son devoir vis-à-vis des dames présentes le lui recommandait, d'offrir son escorte, sa force, sa connaissance du terrain, à la caravane, personne ne rigola, ni même ne sourit. Encore heureux qu'il ne soit pas spécifié dans les contrats l'obligation au Narrateur de travailler en direct, sur le terrain. Parce que là, nous, nous n'eussions pas pu nous garder le sérieux. Faut quand même pas déconner trop fort.

Une escorte, qu'il dit sans sourciller. Et les autres : « Ah bon ? C'est gentil de votre part. Ben voyons. Pourquoi pas ? Si vous voulez, mon ami. » Ces sortes de trucs.

Et tout le monde savait évidemment bien que le coup de l'escorte était bidon, comme tout le monde savait que si Gilbert Lafolette, dit le Barbant, en tant que chef des voyageurs, avait eu la très mauvaise idée de ne pas accepter cette proposition, crac !

Eh bien oui, bien sûr, crac ! Qu'est-ce que tu crois ? Évidemment, crac ! Et plutôt deux fois

qu'une, tiens. Crac, *et crac* !

Le fil de l'épée, on appelle ça. Les atrocités, les avilissements, les sévices, les maniaqueries, les obsessions en vente libre, bite au cirage pour les messieurs et multibranchement pour les dames, et après les hors-d'œuvre, ainsi que nous le présumions quelques lignes en amont : crac !

Confirmé.

Et tout le monde savait, dans la même foulée, que si les malfaisants d'Yvil n'étaient pas immédiatement passés, sur son ordre express, à l'attaque, s'ils ne s'étaient pas plongés comme un seul homme dans le stupre et la violence illico presto subito sans prendre la peine de délirer dans les préliminaires avec une histoire d'escorte foireuse, c'était au moins pour deux raisons.

La première (éventualité) : la présence des nénettes. Priscilla et Milia, outre ce point commun des prénoms finissant en « a », partageaient une autre particularité, celle de n'avoir pas l'air faciles à traire – si la métaphore nous est permise, à présent que le *prime time* est dépassé et que les enfants sont couchés. Quand on se décide à faire participer ce genre de fille à un multibranchement, il vaut mieux n'avoir pas le trac. Un sourire de leur part, à un moment crucial, à n'importe quel moment, réflexion faite, et c'est fini, terminé, gommé. Parce que ce genre de fille est tout à fait capable de *sourire* à un moment crucial, et à n'importe quel moment aussi, re-réflexion faite, qu'elle transformera en crucial. C'est pas des conneries. Et ça fait hésiter, ça suggère la réflexion qui ne coûte rien.

La seconde (certitude) : la présence de Natran le Bossu. Un Mage. Un Mage en train de magifier. De manigancer. De manipuler. Un Mage, qu'on soit le plus puissant ou le plus taré des barbares pillards, quelquefois les deux, un Mage, ça fout toujours les jetons. Ça vous secoue les grelots. Un Mage avec qui on n'est pas pote, c'est forcément la possibilité qu'on en soit son ennemi... Et si on n'a pas dans sa poche un autre Mage, un pote, pour éventuellement contrer le premier Mage, alors là on est mal. On a toutes les chances d'être plus mal encore, pour peu que les événements s'enveniment et se radicalisent. Les Mages, tous les Mages, si c'est pas des amis d'enfance, des engagés sur contrat ou des injectés par une bonne relation, c'est tous que des empaffés, des mauvais. Des à ne pas croiser sur le même trottoir, même du regard, même dans le désert où on peut quand même se taper des bornes avant qu'un trottoir se pointe.

Et voilà. Si Yvil le Viran s'installa en compagnie des voyageurs, sous prétexte faux-cul de leur offrir son escorte, c'était pour voir venir, essayer de comprendre comment il allait pouvoir se payer les gonzesses, lui et ses hommes, et raccourcir tout le reste, sans que le Mage les transforme en petits lapins bleus. Comprendre ce que cachaient les manigances en cours dudit Mage, ça lui aurait bien plu aussi. C'était dans ses carburements.

Tout ce beau monde, se reniflant le cul en douce d'une narine suspicieuse et discrète, s'installa dans le soir tombant – en même temps que sur le bord de la rivière aux eaux calmes, dite « fleuve aux maléfices », dite rien que pour foutre la chair de poule.

Eh bien non.

La chair de poule, c'était toujours faisable de l'avoir ou pas, ça ne change rien.

Mais le surnom « aux maléfices », pour la rivière, c'était vrai, mérité, et pas du tout une fausse piste pour impressionner le Lecteur, comme des sceptiques toujours plus malins que les autres seraient tentés de le croire, pas du tout du pipeau.

La preuve (nous passons sur la manifestation musicale d'ambiance, tout à l'heure, cette symphonie montée des cailloux, qui ne se trouve tout de même pas d'ordinaire sous le sabot d'un cheval, et que pourtant ce fut le cas), la voici :

Le bivouac installé, Chris Littteulpig s'assit par terre, sur une couverture, devant les flammes du

feu. (Attention : quand nous parlons du bivouac, il serait plus juste de dire *les*. Non pas *le* mais *les* bivouacs. Celui des voyageurs-geuses, et celui des barbapillards. Trop tôt pour se mélanger. Trop évident que le rassemblement prédisposait aux étincelles et au coup fourré pour se la jouer hypocrite et comme si de rien. On ne mélange pas nos gamelles, on ne partage pas nos yaourts, tu gardes ton tien à la pulpe et je garde mon mien nature.

Les flammes des feux de camp étaient sensiblement égales, idem pour les ombres portées de leurs hôtes, dessinant alentour, dans la lumière tremblante, comme une couronne, ou les branches d'une étoile ténébreuse. Tout ça sous le ciel bleu de nuit, puisque c'était la nuit, avec des moirures d'un autre bleu, disons électrique, sur le couchant. Et plein d'étoiles aussi là-haut, des vraies, des pures, des dures.

Chris Littteulpig regardait tout ça, subissait tout ça, et depuis un moment la fermait. C'est sûr qu'il n'était pas très présent, que les propos échangés autour de lui, plutôt discrètement d'ailleurs, par ses petits camarades, ne captaient guère son attention.

Comme lui, il y en avait un autre, parmi les barbapillards, et c'était Yvil le Viran, dont l'attention voletait dans d'autres directions – mais nous nous intéresserons à lui en temps utile, pour le moment, c'est Littteulpig.

Il reluquait (Littteulpig) du côté des voyageurs, à une dizaine de pas. Des *voyageuses* surtout, évidemment.

Allez savoir pourquoi, allez savoir comment, lui revinrent au souvenir des moments de son enfance – assis là, dans la clarté des feux, à regarder les dames voisines, ça lui remémora.

Tu sais quoi ? Tu sais quels moments ? Quand il était scout, là-bas, dans sa prime jeunesse, et son univers de mortels. Quand il n'était que scout, oui, « Lapin Rieur » pour totem. Sa devise : *Cœur gai et jambe véloce* – avant d'être : *Bétonnons, bétonnons, se torcher avec du citron, c'est pas la saison*, quand il devint entrepreneur en bâtiments et travaux publics, se prenant pour le roi de la fondation alors qu'il n'était qu'un petit magouilleur de province glissant vers la frauduleuse faillite. Oui, il se souvint de son scoutisme. Des feux de camp, des chants sous la lune, des amitiés viriles en apprentissage, avec cours du soir quand elles dérapaient particulières. Un brin. Des Jeannettes. Ah ! là là ! Il se souvint.

Voilà, le malheureux, qu'il se rappela très précisément ce soir-là, rempli de tensions vibrantes d'un bout à l'autre du camp, parce qu'une troupe d'éléments féminins campait dans les parages de l'été. Le voisinage avait considérablement électrisé les gamins et sans doute parcouru d'un même voltage les gamines.

Qui avait eu l'idée géniale d'aller faire une expédition nocturne dans le camp des voisines ? Qui avait lancé ce défi de s'y montrer à minuit, déguisé en Zorro, en proposant de tracer sur les fesses de la première volontaire son nom « à la pointe de son épée » ? Qui ? Quand il s'agissait de pareilles initiatives, pas la peine de chercher bien loin l'auteur. Évidemment, tout le monde suivait. Évidemment aussi, il avait non seulement lancé l'idée, mais il s'était proposé de la mettre personnellement en scène, et d'en être l'interprète principal.

Il l'avait fait.

À minuit, Zorro qui, cette nuit-là, avait dix ans pile, déclamait sa menace au pied du drapeau dans le camp des filles. Il portait un masque (de Zorro, évidemment) découpé dans une chaussette, et une grande cape (de Zorro, idem) taillée dans un tapis de sol. C'était tout. Quand les premières filles sortirent des tentes, attirées par les appels et les défis, Zorro ouvrit les pans de sa cape à leurs yeux ébahis, et il éclaira du faisceau de sa lampe-torche la partie de sa petite personne qui pouvait symboliser une épée. Devine quoi, Lecteur. Déclamant sa menace en ce qui concernait leurs fesses et

la signature de son nom à la pointe de ladite épée, il éclairait la chose, à peine un stylet, avouons-le, il faisait cela comme on s'éclaire par en dessous quand on raconte des histoires d'épouvante.

En l'occurrence, ça n'épouvanta personne, et surtout pas ces filles, toutes plus âgées de quelques années – mais en ces temps de la vie, un simple mois, parfois, ça compte sacrément ! – et qui sont, comme chacun sait, ordinairement plus « mûres » que les garçons à âge égal. Ça les fit même rigoler. Ce petit freluquet avec sa bistouquette dont on remarquait principalement l'ombre, à cause de l'angle d'éclairage de la lampe, qui zébrait son ventre blanc et lui remontait jusqu'au menton. D'ailleurs, certaines spectatrices ainsi tirées d'un premier sommeil ne virent que cela : l'ombre, l'ombre qui balayait cette silhouette blême, et elles ne comprirent même pas de quoi cela pouvait-il être l'ombre. C'est dire.

Ce n'est pas tout.

La tension, le trac, l'urgence du moment, la mise en scène, que savons-nous d'autre encore, tout cela fit que notre héros s'agita. Son ombre avec lui. Tant et si bien que, se préparant à l'esquive et la fuite, il s'agita... et perdit son masque, noué à la va-vite, sans doute.

Débarrassé de ce bouclier que confère l'anonymat, notre comédien perdit un peu les pédales. S'emmêla dans les pans de sa cape, s'affala lamentablement, tandis qu'à présent les cris de guerre s'élevaient des gorges rigolardes de nos scoutesses pas tout à fait pétrifiées de terreur.

Le seul nom inscrit à la pointe de l'épée, au cours de cette folle nuit, fut au final celui de Chris Litteulpig – non encore anglicisé, plus franchouillardement Christian –, et au mercurochrome – que ces demoiselles avaient en abondance dans leurs troussees de secours –, au rouge à lèvres aussi – qu'elles tenaient en cachette dans leurs troussees de toilette –, sur l'unique fessier découvert sous les étoiles au cours de l'expédition : celui du pauvre Zorro.

Celles-là même qui lui avaient fourni l'occasion d'agiter le braquemart personnel qu'il s'était forgé de ses mains pour l'occasion, les mêmes, oui, lui apprirent la honte.

Voilà de quoi il se souvenait. Voilà quelles étaient les images qui remontaient à sa conscience. Retrouvaient corps, pratiquement, en lui. Comme suintant de la terre, pour se propager dans l'atmosphère, être ensuite respirées, les images, avalées non seulement par la bouche mais par tous les pores de la peau.

Il entendait encore les rires des filles résonner dans ses oreilles – et tout à coup s'apercevant que jamais ils n'avaient cessé de cascader.

Il entendit les rires.

Et se vit là, debout dans le sable de la berge, face aux voyageurs, surtout face aux deux voyageuses. L'air frais de la nuit jouait entre ses jambes nues, dans les poils de ses couilles. Oh, ce n'était pas, une fois de plus, ce qui pouvait s'appeler un véritable braquemart, non. Ça tenait plutôt du lance-pierres, en vérité. La partie élastique, caoutchouc. Braquemart, d'accord, mais pendant la bagarre, non. Plus volontiers un dimanche de pluie, quand l'envie du lundi, principalement, vous habite.

Il était là.

Dans cet appareil.

Le pagne de barbare pillard dégringolé sur les chevilles, fesses comme nous l'avons dit au vent coulis nocturne, et côté face itou. Tandis que le rouge de la honte, rebelote, te vous lui grimpait au front, tout ce qui en lui se trouvait susceptible de grimper un tant soit peu, des genoux au – précisément – front.

Voilà le tableau.

Il avait quitté son feu de camp, avait fait les six ou sept pas qui le séparaient du feu de camp

voisin, pour la moitié de la distance. Tous les regards sur lui, évidemment. Et hop, il avait débouclé sa ceinture et laissé tomber son ben, arborant en direction des dames le contenu dévoilé du caleboul qu'il ne portait d'ailleurs plus depuis qu'il faisait barbare.

Les dames en avaient été traversées par un sursaut de rire.

Un réflexe.

Après quoi, comme les copains, les dames : bouche bée – je t'en prie, Lecteur ! – et dans l'expectative, dans les interrogations, les dames et les autres.

— Qu'est-ce que je..., dit Chris Littteulpig.

Ensuite :

— Que se passe-t-il ?

Sans pouvoir quitter les yeux des dames braqués dans sa direction, les yeux, même pas dans une direction particulière de sa direction, mais non, sa direction en général, et c'était bien suffisamment insupportable comme ça, ça venait s'ajouter au souvenir des ricanements des adolescentes scoutes, c'était évidemment pire, pire que tout. Parce qu'au fond, les dames ne se moquaient même pas. Elles trouvaient, comme les autres, les dames, que ce mec qui s'était levé pour venir faire son numéro d'exhib', était naze, point final – un véritable branque.

— Je ne comprends pas..., murmura Littteulpig.

Il en était à se demander s'il ne convenait pas mieux de faire croire que le numéro était prémédité..., mais ce ne fut qu'une velléité. Difficile d'improviser. De se retrouver là – de se réveiller là, alors qu'il croyait revisualiser un souvenir ancien – lui avait tout de même bien secoué la marmite et mélangé la jardinière. Il allait lui falloir du temps pour le rangement.

Ce qu'il fit, il se baissa, ramassa sa ceinture, son pagne, remonta tout ça, rafistola le tout en place autour de sa taille. Tourna les talons. Repartit vers son campement.

Où Yvil le Viran, qui s'était lui aussi levé à un moment, l'attendait. L'air inquiet – en train, c'était visible, de se demander s'il s'agissait là d'une coutume dont il n'aurait pas gardé trace, après le passage de son amnésie.

— Et alors, Littteulpig ? dit Yvil.

Les autres barbares rigolaient carrément dans leurs barbes.

— Je sais pas, dit Chris. Je sais pas, bon Dieu de bon Dieu. C'est pas moi, j'y suis pour rien...

Le regard d'Yvil se porta sur le groupe des voyageurs, et plus précisément sur le Mage, parmi eux.

— Rappelez-moi son nom, murmura Yvil. Le nom du Mage.

Ce que fit un des pillards, sauf qu'il prononça « Matran » au lieu de « Natran », ce n'était pas bien grave, et de toutes manières Yvil risquait de ne s'en plus souvenir le lendemain, ou dans une heure.

Les minutes qui suivirent, il essaya de comprendre ce qui poussait des voyageurs en compagnie d'un Mage en exercice secret à traverser le désert de Bordurie. Ce qui pouvait pousser un Mage à faire faire des conneries pareilles à un pauvre type comme Littteulpig, non seulement con, mais tout maigre et pas beau.

Tandis que dans l'autre campement, celui d'en face, on commentait l'événement en se demandant qui, ou quoi, pouvait pousser un type à de telles extrémités – un irrépressible besoin de séduction ? Toutes modesties bues et les plus inimaginables prétentions en version sous-titrée.

Personne ne songea aux territoires, à la région, à la rivière – dite « fleuve aux maléfices ».

Et pourtant, dans la nuit, Gilbert le Barbant eut un sérieux coup de blues.

Coup de blues. Pourquoi pas ?

Priscilla dit : — Je n'avais jamais rencontré de pillard, jusqu'à maintenant. Je veux dire côtoyé. Fréquenté de près.

Puis, regardant du côté de Natran, demanda :

— Ce serait là un de tes tours, pour nous convaincre de ton sens de l'humour ?

Natran dit :

— Comme si j'avais loisir de me préoccuper de mon sens de l'humour.

Haussant les épaules, il ajouta :

— Et j'ai bien suffisamment à faire avec toi, mon ami.

(Ce qui, pour un Lecteur de type B. non averti des circonstances ayant tissé la situation présente, prend des allures indéniablement sibyllines. Car, se demande aussi sec le Lecteur de type B., qu'est-ce donc que ce Mage peut bien avoir à faire avec cette Priscilla gaulée comme une déesse, qu'il appelle néanmoins « mon ami » ? Isrich le Tailleur dit :

— À mon avis, c'est un malade.

Buvant une gorgée de café bouilli, il précisa après s'être brûlé les lèvres :

— Je vois pas pourquoi, franchement, il n'y aurait pas ce genre d'exhibos chez les pillards, *aussi*.

Milia la Garce dit :

— C'est dingue.

Expliquant, avec un sourire touchant et naïf, émouvant, oui, sur les lèvres gourmandes d'une si grande fille :

— C'est dingue, mais dans toute ma putain d'existence, j'en ai pourtant vu, des ripailleurs, et j'en ai tripoté, des flamberges... eh bien, me croirez-vous, je ne m'étais encore jamais retrouvée face à un exhibitionniste, un *vrai*.

C'était exact que les fiestas, des plus ordinaires orgies aux plus échevelées parties de trous du cul volants, elle en avait connu, notre brave Milia. À fréquenter cette bande de fils de Héros de Konnarie, à la fréquenter assidûment, à en être la seule fille ou presque, à avoir dans cet équipage, en cette compagnie, traversé en long et en large tous les territoires autorisés, et même les interdits, pour passer le temps que cette jeunesse dorée et désœuvrée, à l'idéal sérieusement mité, occupait en javas, oui... Oui, à vivre cette vie-là, c'est vrai qu'on en brasse, de l'air, c'est vrai qu'on en croise, des barjots, qu'on s'en tricote des biens moelleux pour les *winters* à venir, des souvenirs. Et ce qu'elle voulait dire, c'est que dans tout cela, eh bien non, elle n'en avait jamais rencontré un *vrai* d'exhibitionniste. Un qu'on n'a pas invité. Un qui ne fait pas partie du raout. Un dont on ne s'attend pas, justement, qu'il largue son futsal et montre ses fesses après le troisième verre d'hydromel. Un vrai, enfin. Qui vous interpelle au coin de la rue, ou l'équivalent. Au débotté.

Valentin dit :

— Je l'ai vu venir.

Et s'apercevant que ses compagnons attendaient la suite, continua donc :

— Je me suis dit : ce gars-là a le mal du pays, et il vient discuter un peu de l'autre côté.

Et continuant de s'apercevoir que ses compagnons continuaient d'attendre d'autres précisions,

continua de continuer pour une secousse encore :

— C'est remarquable à son accent. Ce gars-là est un transfuge, comme toi et moi, Bert. Il vient d'une Terre quelconque, une des nombreuses qui s'interpénètrent, parallèles. D'un monde de mortels, Bert, c'est de là qu'il nous arrive. Et c'est un mortel. Échoué ici, avec ces (baissant le ton) vauriens.

Il avait vu juste. S'exhiber d'aussi minable façon, ce n'était de toutes manières pas très héroïque. Salut les clampins.

Valentin était le seul à se permettre d'appeler Gilbert « Bert », parfois. Il arrivait qu'en retour Gilbert l'appelât « Val ».

Bernard fils de Bernard dit :

— Putain, je serais monté comme ça, j'irais me faire réparer au plus vite.

Et comme personne ne relevait l'allusion, chargeant tout ce qu'il savait, comme s'il n'avait trouvé d'autre et meilleure façon de traduire sa mauvaise humeur ainsi que tous les problèmes de cœur et de cul qui lui empoisonnaient les sangs¹.

— J'irais me faire greffer, oui. Ou même, je gagnerais du temps en me faisant sauter le caisson d'un coup de fronde. Plutôt que de le montrer à des filles inconnues, j'irais me le tremper dans l'acide chlorhydrique, le cul. Je me ferais des mouillettes au vitriol avec le zob. J'aurais sa tronche, son air con et le style de clochettes qui lui pendent aux environs du trou de balle, je m'engagerais dans l'armée des ombres à perpétuité.

Nul ne lui demanda qu'il poursuive, ni qu'il en rajoute, aussi se tut-il.

Gilbert le Barbant dit :

— C'est probablement un fou. Isrich a raison. D'ailleurs, celui qui me semble être le chef, cet Yvil de je ne sais où, avait l'air aussi surpris que nous par cette frasque. D'un autre côté, il ne me semble guère bien solide dans ses bottes de cavalier, lui non plus.

— Sa mémoire lui joue des tours, dit Natran. Il n'a pas de passé.

— Comment sais-tu cela ? interrogea Isrich le Tailleur.

— Je l'ai lu en lui. J'ai failli m'engloutir, tellement l'espace entre les lignes est grand.

— Et où a-t-il ramassé ce handicap ? s'enquit Milia, d'une voix qui... ou plutôt sur un ton qui laissait percer un soupçon d'intéressement – en tout cas, nous croyons l'avoir décelé, mais peut-être que nous nous plantons.

— Ça ! dit Natran sur un ton qui ne laissait rien percer sinon l'évidence d'avoir autre chose à s'occuper. Ça, j'en sais strictement rien, et j'ai bien mieux à faire en ce moment que sonder les inconnus et les espionner à l'intérieur, du sol au plafond.

D'ailleurs, l'effort crispa d'emblée son faciès, et il cessa de participer à la conversation.

— Nous en sommes là, dit Gilbert, avec un soupir, jetant dans le sable la gorgée de café qui restait au fond de sa tasse en fer émaillé, rouge avec des petites fleurs bleues et vertes en frise, sur le pourtour. En compagnie non seulement de barbares, mais des barbares pillards, et qui font dans la ruse en prétendant nous protéger, nous escorter. Et des pillards cinglés, qui viennent montrer leurs attributs aux dames, au dessert. Ou alors qui ont beaucoup de peine à se souvenir de comment ils s'appellent.

Il laissa couler un peu de temps, qu'il utilisa pour la réflexion. Et conclut :

— Je sens que ça ne va pas être triste, dans les chapitres à venir. J'ai peur aussi que le nombre de ces chapitres soit restreint, que notre aventure, mes amis, n'atteigne même pas le nombre de pages de, je ne sais pas, la mise en condition *Du côté de chez Swann*².

Il se leva. Cette nuit-là, Gilbert Lafolette n'avait pas l'air en forme, vraiment. Il faut reconnaître que nous en sommes tout de même au tome cinq de cette péripétie, et que jusqu'alors nous ne nous

souvenons pas qu'il eût jamais bricolé dans la mauvaise humeur, ni regimbé à l'effort, ni fait la trogne et des colères comme notre petite-nièce – que c'en serait même maladif, elle, je le crains – à qui vous ne pouvez même pas dire bonjour quand c'est le soir sous peine de déclencher une crise parce qu'elle croira que vous l'agressez ou que vous vous moquez d'elle – mais c'est une autre histoire –, n'empêche que ça nous inquiète un peu, dans la famille. Sauf sa mère.

Jamais Gilbert le Barbant ne s'était comporté, question humeur et caractère, au long de cette équipée, comme notre petite-nièce.

Mais on peut comprendre qu'il ressentît, à l'orée du cinquième tome, quelques ratés dans l'enthousiasme, des renvois de lassitude. Une paille.

D'autant que la proche perspective du dénouement de ce cinquième tome ne se présentait guère sous les meilleurs auspices.

Alors, bref, il se leva, se retira à l'écart pour cacher sa baisse de moral. Personne ne le suivit, respectant son désir de solitude.

— Qu'est-ce que t'as, camarade ? demanda Cinglante la Fidèle, du fond de son étui.

— Rien, dit Gilbert. Un coup de mou, sans plus.

— Ça fait pas tellement héroïque, ça, si tu veux mon avis – voire, par la suite, mon conseil.

— C'est pour ça que je me suis tiré à l'écart. Je ne vais pas pleurnicher devant eux.

— Mais devant le Lecteur ?

Gilbert leva les yeux, regarda alentour. La nuit. Le feu voisin, avec des silhouettes qui se découpaient autour – comme une réplique du campement des voyageurs.

Il haussa une épaule.

— C'est ça qui compte, tu peux hausser les épaules, dit Cinglante. Et quand je te dis qu'un coup de mou n'est pas tellement héroïque, c'est qu'un coup de mou n'est pas tellement héroïque. C'est un boulot plein de conventions, terriblement structuré. Terriblement réglé. L'apparence, la frime, ça compte beaucoup. C'est tout ce qui compte, en vérité.

— Je suis pas encore admis, dit Gilbert.

— Arrête de déconner.

— Quoi, déconner ? Je suis pas encore admis, c'est vrai, non ? Et là, sur le chemin du retour, à deux doigts d'être reçu, précisément, j'ai les jetons. Je regarde en arrière, je regarde en avant, et j'ai les foies. C'est tout con.

— Mais c'est normal. Ne le montre pas. Personne n'est censé le savoir. De toute la carrière de mon maître Konnar, jamais il ne s'est laissé aller une seule fois au moindre tremblement.

— Oui, sans doute, dit Gilbert.

— Un peu que oui, sans doute ! Jamais personne n'a vu le Grand Konnar en deçà de ce que son image laissait attendre de ce qu'il fallait qui soit. Sans blague.

— Sans blague si tu veux, mais d'abord c'est pas très clair comme phrase, et ensuite je m'en fous. Et je suis pour un certain réalisme, qui va de pair avec la sincérité et la vérité.

— De trio, donc, pas de paire. Et qu'est-ce qu'elle avait, ma phrase ? Tu vas me la jouer façon exam' de vocabulaire, maintenant ?

— Mais non.

— Tu te prends pour qui, petit bonhomme ?

— Ça y est...

— Quoi, ça y est ? Qu'est-ce qui y est, maintenant ?

— Les susceptibilités déchaînées, noms de Dieux ! dit Gilbert sur un ton plus que fatigué. Pas besoin de ça, merde, en ce moment. Ton vocabulaire est parfait, Cinglante, et je peux même t'assurer

que pour une épée, c'est du très haut de gamme, même une épée magique. Tout ce que je voulais exprimer...

— Facile à dire, facile à faire, les compliments vaseux, après avoir balancé des vacheries.

— ... Tout ce que je voulais exprimer, dis-je, c'est donc que la vérité et l'authenticité ne feraient pas de mal à certains, parmi les Héros. Parce que personne n'est dupe. On le sait, que Konnar a eu mal au foie certains jours, et des hémorroïdes, et des envies de péter qui menaçaient de se révéler intempestives s'il leur avait laissé la bride sur le cou, et des brûlures d'estomac, etc., des tas de trucs comme ça. Et des coups de mou. Et des coups de blues. Et des envies de tout laisser choir, quand c'était la panique en Konnarie – ça a bien dû être la panique, en Konnarie, certaines fois, avec tous les paquets de calamiteux qui habitent ces territoires. Merde. On sait bien qu'il a eu son lot de petits problèmes, le Grand Konnar, mon cher père adoptif. Et quand il était petit, des envies toutes simples d'être pompier, plus tard, ou pilote d'avion. On le sait. Et qu'il a eu de l'urticaire un jour après avoir mangé trop de fraises à la crème.

— Tu sais ça ? éructa Cinglante, abasourdie.

— Évidemment.

— Et pour l'évolution de l'urticaire en impétigo ?

— Mais bien sûr, dit Gilbert. Alors, bon sang, à quoi bon faire semblant !

Cinglante garda le silence un moment. Gilbert ne fit rien, ne dit rien pour l'asticoter. Avec un peu de bol, elle pouvait s'être endormie. Mais non.

— Remarque, dit-elle, c'est vrai qu'on a fait fort, quand même, tout au long des quatre précédents volumes. Tu veux que je rappelle les titres ?

— Ça risque de faire un peu lourd. Un peu appuyé.

— Bon. C'est vrai. On a fait fort quand même. Et c'est sans doute ce qui fait que je suis un peu à cran – même si on m'appelle « la Cinglante qui jamais ne s'ébrécha ».

Elle attendit. Reprit :

— On est là, on rit plus de rien. Il nous faudrait maintenant des jeux de mots qu'on serait les seuls à comprendre... J'ai eu du boulot, et toi aussi. On n'a pas fini. Ni toi, ni moi.

— Toi ? dit Gilbert.

— Tu crois que Natran le Bossu s'en tirerait tout seul, sans mon coup de main en douce ?

— Ah bon ?

— Un petit coup de main, mais un coup de main.

Il coula encore du silence. La réflexion s'en accompagne fréquemment, et s'en accommode à ravir.

Puis Gilbert se lança dans cette espèce de confidence, de récapitulatif, de mise au point, cette espèce de bilan que nous savions dans son intention, mais qui commençait à tarder sérieusement :

— Regarde cette folie, derrière nous, Cinglante. Il y a de quoi espérer que ça s'arrête.

— Tu regrettes d'avoir gagné ce concours lancé parmi les mortels ?

— C'est pas ça du tout. J'ai la déprime des fins de mission, ni plus ni moins. Ça passera.

Il laissa une fois de plus, en attendant, passer du temps – signe de réflexion. Quand il en eut marre de réfléchir pour lui tout seul, il dit, pensif :

— Évidemment que non, je ne regrette pas d'avoir gagné ce concours. Mais dans tout ce qui s'ensuivit, je n'ai guère eu l'occasion de dormir sur mes lauriers. Faut avouer.

— J'avoue, dit Cinglante.

Elle eut un petit rire, se remémorant sans doute des détails particulièrement croustillants.

— Je ne suis pas bouché, dit Gilbert. On m'a confié cette mission pour me tester, et parce qu'on

ne pouvait guère la confier à un véritable Héros, un pur-sang. C'est donc mon exam' de passage. Courir après Bernard, fils de Bernard Moketh, qui avait fait une fugue en terre mortelle, amoureux fou de cette Priscilla, chanteuse d'un groupe de rock – les Rollmops. Et nous voilà partis, Jacky-Marc et moi. Jacky-Marc, seul volontaire des peuples héroïques qui semble soucieux de remettre la main sur Bernard. Pourquoi ?

— Je sais tout ça, qu'est-ce qui te prend ?

— C'est pour que tu comprennes combien nous avons le droit d'être un peu fatigués, toi et moi, au bout du compte. Et pour faciliter le boulot du Narrateur qui se fait du mouron pour le Lecteur nouveau venu.

— Alors, vas-y.

— Jacky-Marc vient avec moi parce que, tout simplement, il est le seul de tous les mecs de Konnarie qui ne déteste pas Bernard et qui n'est pas ulcéré et jaloux des succès féminins de ce dernier. Au contraire. Jacky-Marc aime Bernard. Jacky-Marc et Bernard ont d'ailleurs eu un soupçon d'aventure secrète. Bref. On passe en Terre Mod. 4. On retrouve notre olibrius et sa chanteuse, on se démerde pour intervertir les apparences des deux – Jacky-Marc et Priscilla. On a des aventures. On revient finalement ici, chez nous... avec le groupe des Rollmops et la vraie Priscilla sous l'apparence de Jacky-Marc, plus une autre Priscilla, une groupie qui...

— Ça devient confus, là.

— Mais c'est normal. C'est *très* confus.

— On en est où ?

— On en est que Bernard fils de Bernard accepte de rentrer chez lui, avec Priscilla. Mais Priscilla, c'est en réalité Jacky-Marc, sous l'apparence de Priscilla. Bon. Ensuite, il y a Valentin, qui est un peu à la même enseigne que moi, qu'on a envoyé à ma rescousse, mais je le sens pas. Il y a Milia et Isrich, qui voulaient au départ empêcher le retour de Bernard et qui semblent convaincus de n'avoir plus rien à craindre de lui, maintenant qu'il est avec l'apparente Priscilla, idéal physique, et, pour le mental... Mais je ne les sens pas très bien non plus. C'est fragile, tout ça. Il y a Bernard, mais je le sens pas. Je me demande s'il va pouvoir résister longtemps à cette vérité : la fille canon qu'il aime est un type avec des biceps comme ça.

— Ouais.

— Il y a Jacky-Marc, dans son corps de femme à désorbiter un aveugle, mais je ne le sens pas. Il se doute bien que Bernard fils de Bernard, au fond, ne l'aime pas, *lui*, dans ce corps de femme qu'il a tout de même un certain mal à porter.

— C'est un fait.

— Il y a Natran le Bossu, Mage qui nous a été envoyé en renfort par Jollis le Gardien, pour prendre ta relève, ma vieille magicienne. Un apprenti. Il est censé soutenir et contenir l'apparence priscilléenne de Jacky-Marc, pendant ce voyage, jusqu'à l'arrivée, où tout ça sera « fixé » dans les règles. Mais je ne le sens pas. C'est sa première grande mission.

— Je lui donne un coup de main, a-que je te dis.

— A-que j'entends. Et pour couronner le tout, voilà ces fadas montreurs de zizis qui débarquent. Je les sens pas du tout non plus, ceux-là, inutile de le préciser.

— Évidemment, admit Cinglante. À pas sentir tout ça, c'est contrariant.

— C'est contrariant, oui, admit Gilbert, admettant ce qu'admettait Cinglante.

Une drôle de nuit, assurément, au service de cette histoire, la nuit du service des admissions.

De quoi l'avoir, le coup de mou, non ?

Le pire, c'est qu'il avait raison, Gilbert, de ne pas sentir tous ces trucs. Un certain nombre, en

tout cas, parmi tous ceux énumérés. Il avait raison, cela s'avéra. Et toi aussi, Lecteur, tu verras.

À commencer par Valentin, cette nuit-là même, tiens. Pas plus loin que cette nuit-là même, le sacré saligaud de traître de Valentin.

Sauf que c'était pas sa faute, puisqu'il avait reçu un sort. En quelque sorte. Un sort en sorte.

Qui fleurait la vanille, le sort. Le parfum de Milia.

Mais ça nous entraîne. On va passer au chapitre suivant, plutôt que de poursuivre *ad vitam aeternam* dans le style post-scriptum. Et en latin.

1. Les innombrables Lecteurs de type A., indéniables privilégiés, sauront à quoi nous allusionnons.

2. Le Lecteur à la fois soucieux, intéressé, curieux et impatient peut toujours vérifier de lui-même.

C'est une idée ou ils raccourcissent, les chapitres, non ?

C'est peu dire que Gilbert était dans le vrai quand il affirmait « ne pas sentir » un certain nombre de trucs dans son environnement. Il avait tout à fait – mais alors là, ce qui s'appelle tout à fait – raison de s'en rapporter au pif, pour ces convictions-là.

Et d'ailleurs :

Dans le désert de Bordurie – les autres, nous ne pouvons pas affirmer –, les saisons se suivent et se ressemblent invariablement, ce qui nous donne des points du jour aux alentours de trois heures trente. Du matin, évidemment.

Que les nuits, n'importe où, soient courtes ou bien longues, c'est toujours quand elles se terminent, aux abords de l'aube, que les gens ont le plus de chances de trouver le sommeil. Même les insomniaques. C'est toujours quand il va falloir songer à se réveiller qu'on s'endort. Nous disons bien : généralement. Généralement, ça fait quand même beaucoup.

Comptant sur l'efficacité de ce principe admis, Valentin décida d'entrer en action aux alentours de trois heures. Quand tout le monde dans le bivouac était censé, donc, dormir – excepté Isrich le Tailleur qui montait la dernière garde. Mais Isrich le Tailleur, ce n'était pas grave. C'est-à-dire : que le Tailleur remarque la présence réveillée de Valentin, sa présence en mouvement, même, ce n'était pas grave. Puisque Isrich le Tailleur était, avec Milia, à l'origine de ce que Valentin allait commettre.

Un peu de patience, Lecteur, tu vas comprendre sans tarder.

C'est ainsi qu'aux alentours de trois plombs du mat', comme prévu, Valentin quitta son sac de couchage en peau de bête, s'adonna à quelques exercices d'étirement, toutes ces grimaces et mimiques auxquelles on s'adonne au réveil (nous ne sommes pas certain que le verbe « adonner » soit celui qui convienne précisément dans ce cas, mais nous nous en foutons, et il y avait bien longtemps que nous ne nous étions pas adonné à l'emploi du verbe adonner, qui est un verbe pour lequel nous avons de l'affection, et nous regrettons de ne pas l'utiliser plus souvent – adonner, adonner, adonner).

Après quoi, il se dirigea vers le bord de la berge de la rivière, et il ressemblait à n'importe quel type qui va pisser dans l'eau, ou s'éclabousser un peu le nez sous prétexte d'ablutions. Il ne fit pourtant rien de tel et se contenta de rester debout, là, à regarder les vaguelettes de la rivière somnolente. Et comme ça un bon moment. Isrich le Tailleur en eut marre avant lui, comme prévu, et cessa de le surveiller – quelques secondes plus tard, quand il reporta son attention dans sa direction, pop ! Valentin avait disparu. S'était dissous dans la mauvaise pénombre de fin de nuit.

Pas un instant, Isrich le Tailleur ne supposa qu'il avait pu arriver un malheur à Valentin, à cause de la rivière à triste réputation, par exemple. Ou sans réputation du tout, pourquoi pas, que Valentin eût glissé, n'importe quoi – mais on n'avait entendu aucun « plouf », à peine un « pop ». Il se dit (Isrich) que l'autre avait poursuivi sa promenade quelque part, et puis c'est tout. Quand il eut fini de se dire ça (une seconde et treize centièmes), il continua de penser à autre chose – et ça ne nous regarde pas.

Il avait bien raison : Valentin avait bel et bien poursuivi sa promenade quelque part. Il avait poussé jusqu'au campement des autres, c'est-à-dire les barbapillards d'Yvil le Viran. Et là, à

proximité, il était tombé sur le gardien de ce bivouac-là, en l'occurrence Chris Littteulpig, assis sur le bord de la rivière, à regarder miroiter l'eau sans rien faire de mieux, lui non plus, ni ses ablus, ni son pipi.

Mais c'était sûr que l'individu y regarderait à deux fois, désormais, avant d'exhiber son affaire, même au nom de la plus banale physiologie.

Et puis, sauf que Littteulpig, assis là, n'était pas en train de monter la garde. Dans son état psy actuel, monter quoi que ce soit lui était impossible et lui collait des idées noires – pas plus la garde qu'un escalier, surtout pas un numéro, et pour le reste parlons d'autre chose.

Le vrai gardien des barbapillards se tenait un peu plus loin – après coup, Valentin distingua sa silhouette fière, les reflets projetés par son casque, sa cuirasse et le fer de sa lance.

Alors, bon, Littteulpig était assis là, et c'est sur lui que trébucha Valentin. Mais Valentin n'avait pas de préférence, il aurait trébuché avec la même satisfaction sur n'importe qui. En l'occurrence, sur Yvil le Viran, c'eût été plus rapidement mené à terme, mais enfin – il n'y a que dans les livres que les choses se passent toujours exactement au mieux d'un tas de possibilités, se dit accessoirement Valentin, juste avant de saluer Littteulpig.

— Salut.

Il se rappelait bien le bonhomme en train de donner son nom, à la séquence des présentations, mais il ne se souvenait plus de ce nom, il ne se souvenait pas s'en être jamais souvenu, d'ailleurs.

— Salut, fit Littteulpig, en levant un œil sur Valentin.

Un œil qu'il reposa illico sur les vaguelettes, comme un pêcheur lance sa mouche.

— Je m'appelle Valentin, dit Valentin. J'accompagne les voyageurs.

Silence.

— Et toi ? dit Valentin.

— Moi, rien. Je suis là, à attendre que ça se passe. À essayer de comprendre.

— Ah ouais, dit Valentin.

Il s'accroupit lui-même à trois pas, regarda l'eau qui coulétait gentiment. Il attendit un moment que ça se passe, en essayant de comprendre lui aussi. Puis il dit :

— À essayer de comprendre quoi ? Je voudrais bien rencontrer un responsable. Un chef, un gradé. Une autorité quelconque. J'ai des trucs à dire, et il vaudrait mieux que je les dise avant que le jour se lève.

— Comprendre comment une chose pareille a pu se produire. Une pareille abomination. J'étais en train de me souvenir d'une aventure qui m'était arrivée dans mon pays, quand j'étais scout, et puis...

— Sinon, dit Valentin, ils s'apercevront que je suis venu ici et ils comprendront. Ça risque alors de chauffer pour mon matricule. J'aimerais rencontrer quelqu'un de responsable.

Littteulpig pouffa. Il donnait l'impression d'être plongé – et même englué – dans ses pensées, mais ça ne l'empêchait pas de saisir un mot-clé, un mot particulièrement frappeur, par-ci, par-là. « Responsable » était un mot frappeur.

— Personne ne l'est, dit-il. La responsabilité est une des grandes fumisteries de ce siècle, sans parler de l'avenir, ni du passé, au plus loin qu'on puisse le remonter. La responsabilité est une merde jaune. Une escroquerie pure et simple. Quand je dis jaune, pour la merde, je suis poli. Tu sais quoi, voyageur ?

— Valentin.

— Tu sais quoi, voyageur Valentin ? Prends un homme, et pas le premier venu, le plus responsable qui soit, le plus responsable des responsables. Quand tu t'y attendras le moins, cette

sommité déconnectera. La voilà, la loi. La loi universelle : on n'est à l'abri de rien, surtout pas de soi-même.

— D'accord, dit Valentin. N'empêche que je voudrais parler à un responsable de chez vous.

— Et pourquoi ça, je te prie, voyageur Valentin ? C'est un prénom de mon pays, ça, non ? Tu viens de quel bled, mon pote ?

Valentin fronça un sourcil, attendit quelques secondes. Littteulpig parut se calmer. Du reste, il n'avait jamais eu l'air de ne pas être calme.

— De Terre, une des Terres de mortels, dit Valentin. J'ai appris depuis mon passage qu'il en existait plusieurs visages, plusieurs, comment dire, modèles ?

— Modèles, ouais, si tu veux, dit Littteulpig. Moi aussi, je viens d'un modèle de Terre. Je suis passé en fraude. Et toi ?

— Moi, ce serait un peu long à raconter, et je suis pressé, là, en ce moment. Le temps m'est compté. Mais il existe un livre qui raconte comment et pourquoi je me suis retrouvé ici, à la première occase, je te le prête ou je t'en fais cadeau¹.

— D'ac', dit Littteulpig. Quant à moi, j'étais entrepreneur de travaux publics, au pays, avant de sombrer dans la politicaille. J'avais magouillé pour la construction d'une Z.I., avec une municipalité, et ça a tellement bien viré scandale qu'un barjot de mes architectes a fait appel aux Héros de sa jeunesse. Ils ont débarqué, mais ils ont estimé que les gentils, dans l'histoire, c'était sûrement pas nous, et les voilà qui se rangent du côté des expropriés. Bref.

— Oui, bref.

— Bref, quand ils sont revenus ici, je me suis faufilé dans leurs malles, j'ai plaidé ma cause, etc. Me voilà de ce côté-ci du miroir. Seulement, ils m'ont laissé en Bordurie.

— Tout le monde y trouve sa place, on dirait bien. Ça devient une vraie poubelle.

— Je te remercie bien, mon collègue.

— C'est pas ce que je voulais dire. Je ne... excuse-moi, il ne faut...

— Je déconne. Alors, qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais que je voulais parler de trucs importants à un responsable de chez vous.

— Ce qui s'en rapproche le plus, c'est Yvil, estima Littteulpig. Sauf qu'il souffre d'amnésie chronique à rebondissements. Mais on fait avec. En ce moment, il dort. C'est absolument exclu de le réveiller.

Valentin se mordilla consciencieusement l'intérieur de la lèvre, ce qui est toujours un signe de haute réflexion chez tout le monde, ou de nervosité, ou d'aphte – en l'occurrence, c'était de haute réflexion. Il dit :

— Il me reste moins d'une demi-heure avant la pointe du jour.

— Je peux prendre un message, suggéra Littteulpig. Bien que je me demande comment on peut encore m'estimer fiable...

— Pourquoi vous intéressez-vous à notre groupe ? demanda Valentin.

— Yvil l'a dit. L'escorte, à travers une région...

— Mon œil, allez. Pas de baratin. Personne ne croit à ces sornettes. Si c'est nos bagages qui vous intéressent, vous voyez bien qu'ils ne sont pas très importants. Si ce n'est pas nos bagages, je ne vois guère quoi d'autre, a priori... sauf si vous savez qui nous escortons.

— Devine qui j'ai remarqué, surtout ?

Valentin s'approcha, à croupetons. Baissa la voix :

— Nous raccompagnons chez son père Bernard fils de Bernard. Le fils Moketh.

— Connais pas, dit Littteulpig.

— Mais quand tu prononceras ce nom devant Yvil, tu verras sa réaction. Le fils Moketh est donc avec nous, incognito. Je ne te dis pas la rançon que vous pouvez en tirer.

Chris Littteulpig plissa les paupières. Lui aussi se mordilla l'intérieur de la lèvre en signe de haute réflexion – encore que l'aphte et la nervosité, dans son cas, ne soient pas exclus. Il finit par dire :

— Et toi, tu as une idée de ce qui a pu me passer par la tête, pour faire ça ? Pour me rendre ridicule à ce point ?

— J'ai surtout idée qu'il va me falloir retourner au bivouac. Et j'ai bien peur de n'avoir pas fait le bon numéro en m'adressant à toi.

— Mais si ! Je m'interrogeais seulement sur un point. Juste un point.

— Lequel ?

— Le point de la vraisemblance. Pourquoi fais-tu cela, voyageur Valentin ?

— Parce que je suis le traître de l'histoire, dit Valentin.

Littteulpig et lui s'entrecroisèrent les regards un moment, chacun essayant de savoir ce que pensait en vérité l'autre. Une espèce de courant passa.

— On vient bien de Terre, toi et moi, hein ? sourit finalement Littteulpig, apparemment soulagé de ne plus être solitaire sur une île.

Valentin haussa une épaule.

— Pas du tout. Je suis le traître parce que je ne peux pas faire autrement, j'ai ramassé un putain de sortilège.

— J'aurais besoin de détails, dit Littteulpig.

— Bon, mais alors vite, opina Valentin.

Et donna des détails, avant que le jour pointe.

À la suite de quoi, le front plissé par l'effort de réflexion qu'il fournissait pour n'en perdre aucun (de détail) et tout comprendre, Yvil le Viran écouta parler Chris Littteulpig pendant une bonne vingtaine de minutes d'affilée, tout de suite après le lever du jour. Et quand il eut terminé, Littteulpig avait la mâchoire douloureuse. Et il comprit pratiquement tout de suite que ses efforts n'avaient pas convaincu. Et il en éprouva un profond découragement, une lassitude immense, une déprime carabinée. Ça méritait la piquouse de Tranxene, la haute dose.

— Bon, en tout cas, j'ai transmis, fit-il remarquer.

C'était bizarre, mais il ne se sentait pas terriblement convaincu lui-même par ce qu'il venait de raconter, alors que le propos, dans la bouche de Valentin, ne faisait pas un faux pli. La même abracadabrante histoire.

— Bernard Moketh, hein ? fit Yvil.

— Le fils, oui, en personne, dit Littteulpig.

— Tu sais de qui tu parles ?

— Non, Grand Yvil. Je ne fais que répéter.

— Et il serait amoureux fou de cette fille, Priscilla. La chanteuse de rock.

— C'est en réalité un type. Un certain Jacky-Marc.

— Et il le sait ?

— Jacky-Marc le sait, oui.

— Bernard. Je te parle de Bernard. Il le sait, que cette fille est le neveu de Konnar le Petit – c'est-à-dire Jacky-Marc ?

— Heu... je crois que j'ai loupé une marche, là.

— Bernard, le fils de Bernard Moketh, l'amoureux de la rockeuse, est-ce qu'il est au courant

que cette Priscilla est en réalité un type ?

— Bien entendu.

— Eh bien voilà.

Du silence flotta.

Yvil le Viran laissa planer son regard alentour, et rencontra ceux de ses compagnons les plus immédiats. Pas un de ces compagnons immédiats n'avait l'air qui eût convenu à un convaincu – autrement dit, ils avaient tous l'air de ne pas croire trois mots de ce qu'ils venaient d'ouïr.

— Je fais que répéter, émit encore Chris Littteulpig.

— Il y a plusieurs choses, dit Yvil le Viran. D'abord, je crois pas que ce soit vraiment Bernard fils de Bernard Moketh, parce que celui-là, je le connais de réputation, et même un amnésique s'en souvient quand il en a entendu parler une fois. Je le connais tellement bien que je peux dire qu'il ne se laisserait pas manipuler comme ça semble être le cas dans ce que tu racontes.

— C'est le traître qui me l'a dit.

— C'est pareil. Ensuite, je me dis que jamais un type comme ce Bernard fils n'accepterait que la fille qu'il aime soit un homme. Alors là, tu peux toujours te l'accrocher. Celui qui t'a raconté ces balivernes est fou, ou ensorcelé.

— Il me l'a avoué. Il m'a dit pourquoi il jouait le rôle du traître. C'est qu'on l'y force, c'est pour empêcher ce Bernard de rentrer en Konnarie.

— Le Mage est dans le coup ?

— Le Mage s'occupe de maintenir l'apparence factice de cette Priscilla.

Yvil le Viran réfléchit encore un coup, hocha la tête avec une certaine admiration.

— C'est bien manigancé, j'avoue, admit-il. Seulement, j'ai beau me forcer, j'avale pas cet imbroglio.

— Vous croyez que je dérape, c'est ça ? Tous autant que vous êtes, c'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ?

— Calme-toi, mon bon Littteulpig. Je crois que cette rivière au bord de laquelle nous nous trouvons ne nous vaut rien de bon. Ni à toi, ni à ce traître Valentin, s'il est vraiment venu te raconter des choses. Ou alors ce Mage, ce Natran. Ou alors... en fait, je ne sais plus ce que je crois, mortel. J'ai besoin de preuves, il faut que je vérifie.

— Mais Bernard fils de Bernard ! clama Littteulpig. Tu ne te rends pas compte ? Le paquet de rançon !

— Et le paquet d'emmerdes, toi, mon couillon, tu te rends compte ? À vouloir neutraliser B.F.B., si c'est bien lui, et un Mage en plus, et... tandis que si tout cela est vaguement vrai, c'est les gonzesses qui valent la peine qu'on s'y attarde. Et c'est elle, au moins une, qui vaut son poids en or. Cette Priscilla.

— Mais puisque c'est pas *vraiment* Priscilla ! Puisque c'est Jacky-Marc, fils de Konnar le Petit ! Tu te vois, Grand Yvil, kidnapper le fils de Konnar le Petit ?

Yvil ne se voyait pas.

Il se leva (car il était assis), fit quelques pas. Le jour, nous l'avons signalé, s'était levé lui aussi quelques instants auparavant. Tout le monde se levait. À une encablure, dirions-nous dans un roman maritime, les voyageurs et voyageuses du groupe Gilbert le Barbant pliaient bagages et sacs de couchage, levaient le camp, sans s'occuper, car il ne faut pas pousser, de leur soi-disant « escorte » de barbapillards. Le soleil n'allait pas tarder à se lever à son tour, et ma foi il est dommage qu'il ne soit pas en train de le faire actuellement, car ses rayons jouant dans les chevelures et la peau des filles, nous l'imaginons bien. Dommage.

— Quand même, émit Yvil le Viran, les yeux plissés. On serait bien les premiers à demander rançon pour une chanteuse de rock, non ? On passerait le marché là-bas, dans son pays de mortels. Parce que j’ai pas l’impression que ce soit bien légal, déontologiquement parlant, leur histoire d’enlèvement de nana.

Il dit cela.

Ce qui est une manière comme une autre de faire rebondir l’intérêt du Lecteur, en démultipliant les raisons de nouer le drame, autrement dit les éléments de suspense.

Nous pouvons d’emblée nous poser la question : comment Gilbert et ses compagnons parviendront-ils à se tirer du nouveau piège qui se profile – à savoir : cette idée géniale que vient d’avoir Yvil à propos d’une éventualité d’enlèvement de Priscilla. Et là, Lecteur futé, sans l’aide de personne, tu te fais une idée de la cascade possible d’emmerdements qui pourraient logiquement découler d’un tel scénario.

Nous aussi.

Au point que ça nous fatigue sec, d’un seul coup. Il nous tarde de voir ce que tous ces loufs (reconnaissons-le) vont nous jouer.

1. *Le Fils du Grand Konnar*.

Nous l'avions dit qu'ils étaient plus courts.

Ce que nous avons oublié de dire, dans le chapitre précédent, c'est que cette possibilité de kidnapping d'une Terrienne mortelle plaisait tellement à Yvil le Viran pour la raison que l'originalité même de l'entreprise lui assurait un destin tout ce qu'il y a de particulier, ça c'est sûr. Que ça se passe comme ça voudra. Que ça finisse comme ça pourra.

Et son destin, c'était après quoi il courait, notre bon vieil Yvil.

De quoi se remplir l'esprit avec des réponses, pour changer des questions.

... et ça continue !

La petite troupe chevauchait vers le nord, suivant, en gros, le tracé de la rivière, sans pour autant coller à sa berge. Le soleil tapait. Les ombres étaient violentes, s'imprimant comme des indiscretions démasquées (si l'image ne te suggère rien, nous ne pouvons rien pour toi, Lecteur : dis-toi que c'est poétique). L'air vibrait, surtout au ras du sable, et ailleurs aussi, à peu près partout, en vérité. Ça plombait dur. Si le désert avait été asphalté, le goudron eût fondu.

Comme il se doit, Gilbert allait en tête, au pas. Comme il se doit parce que le chef, en principe, de la petite caravane. Derrière lui venaient les autres – comme il se doit aussi.

Du fourreau pendu à sa ceinture monta la voix de Cinglante la Fidèle :

— Des emmerdes à l'horizon, mon p'tit père.

Ce qu'entendant, Gilbert inspecta ledit.

Mais à l'horizon, le néant, rien, sinon cette atmosphère vibrante de chaleur que nous avons déjà signalée plus haut.

Cinglante se racla la voix et dit :

— Façon de parler, Blaise.

Cinglante semblait glisser dans une de ses phases de laisser-aller, tant pour l'intérêt qu'elle portait aux événements périphériques que pour l'expressivité. Elle précisa :

— Ça va te tomber dessus par le flanc gauche.

Direction dans laquelle, aussi sec, Gilbert le Barbant lança une œillade éminemment scrutatrice. Il aperçut, bien sûr, l'autre troupe, celle d'Yvil et ses copains, les barbares pillards suiveurs, à une trentaine de mètres, trente ou quarante, mais celui qu'il remarqua surtout fut Bernard fils de Bernard. Pas à trente ou quarante mètres, lui, à cinq, et quatre, et trois – comme tu peux toi-même t'en rendre compte, Lecteur, B.F.B. s'approchant.

— Alors, Bernard ? lança joyeusement Gilbert.

Il avait, à l'instinct, décidé d'être aimable – à ces flambées intuitives d'une grande justesse, on reconnaît un chef. Depuis un certain nombre de jours, B.F.B. arborait une étrange trombine, avec des airs de ne pas en avoir. Avant, il flottait dans cet état second qui est le symptôme visible que tous les amoureux transis dévoilent sans la moindre pudeur, sans la moindre retenue, aux yeux de tous. Avant, il faut dire que B.F.B. était sérieusement secoué. Et puis là, depuis quelque temps, donc... depuis qu'il rentrait chez lui en compagnie de ses amis (!?) et de sa dulcinée...

Et c'est pourquoi, prudemment, faisant montre d'une perspicacité décidément souveraine, Gilbert accueillit l'homme par une avenante invite à la conversation, au dialogue, à l'échange : « Alors, Bernard ? » – eût-il pu faire mieux ?

Bernard, lui, oui. Il aurait pu. Mais nous le savons depuis le début, et là n'est pas le problème.

Nous n'avons pas encore signalé, dans cet épisode, que ce sacré B.F.B. souffrait de la façade qu'il avait plutôt ébranlée. En d'autres termes – car tout à coup nous deviendrions, ce nous semble, léger dans le style –, il souffrait toujours visiblement des explications multiples qu'il avait soutenues avec Gilbert Lafolette, dit le Barbant. C'était au temps où il était naze amoureux, le temps où on pouvait tout lui dire, où il pouvait tout entendre, même les coups de poing dans la gueule. Ce qui n'avait pas manqué. Il avait vécu, chevauchant l'aventure, une période plutôt assaisonnée, n'empêche.

A la réflexion.

Ça lui avait changé la physionomie, appris à sourire, redessiné la grimace. Coûté quelques dents, certes, aussi. Repeint le plafond aux tons de sous-couches successives, dans la gamme ecchymose.

C'est donc pourquoi, le voyant venir, Gilbert qui ne savait plus très bien dans quelle disposition d'esprit se trouvait le personnage, avait choisi de brandir l'amabilité d'abord.

Trois mètres puis deux, et puis B.F.B. se trouva à hauteur de Gilbert, montures flanc contre flanc, cavaliers cuisse contre cuisse. Et que je te cahote de conserve.

Nous te ferons grâce, Lecteur, d'une retranscription fidèlement phonétique de la prononciation de Bernard. Nous ne nous attarderons pas, pour une fois, dans les méandres du souci d'authenticité. Tu n'auras qu'à imaginer ce que peut devenir le dialogue, la partie B.F.B., sans les dents de devant.

— Alors, rien, dit Bernard fils de Bernard, pour commencer.

Certains de ses bleus viraient au caca d'oie. Au jaunâtre. À l'œuf dur cuit trop longtemps. Au berk.

— Je ne te sens pas à l'aise, dans cette chaleur, dit Gilbert.

— C'est ça. Je ne me sens pas à l'aise dans cette chaleur. On dirait bien que tu balances intentionnellement ce genre de phrase, pour que je la répète et que ça te fasse rire.

— Qu'est-ce que je te disais, p'tit père, pour les emmerdes ? souffla Cinglante avec, elle, un tremblement vocal qu'elle ne pouvait contrôler et qui ressemblait bien à de l'hilarité contenue.

— Ne sois pas susceptible, Bernard, dit Gilbert.

Il n'ajouta point : « Sinon, c'est une autre sous-couche », mais on le sentait prêt, le pinceau sur le point de bondir.

— J'en ai ma claque, dit B.F.B. Voilà la vérité.

— Mon pauvre ami, dit Gilbert. Toi aussi ! Et crois-tu qu'un seul de nous tous, ici, dans ce désert, n'en a pas sa claque ? Même parmi nos gentils escorteurs ?

— J'en ai ma claque de Priss, dit Bernard fils de Bernard.

Ce à quoi Gilbert le Barbant rétorqua en pensée : « Et allez donc ! Ça nous manquait, tiens, ça ! » Et en paroles :

— Que me dis-tu là ?

Cinglante se mit à siffloter un petit air excédé.

Les suiveurs immédiats ne manifestèrent aucune réaction, exprimant surtout qu'ils n'avaient rien entendu de l'aveu proféré par B.F.B. Gilbert décida de conserver cet avantage et il talonna un brin sa monture. Hop ! la petite accélération allongea d'un mètre ou deux la distance qui les séparaient, lui et B.F.B., des suivants du groupe. Rien de très patent.

— Je dis que j'en ai marre de ce type, dit Bernard. Ça a fait illusion un moment, mais *je le sais*, je sais ce que ça cache, en réalité, et alors ça coince. Ça coince de plus en plus.

— Mais qu'est-ce qui coince, bon sang ? fit Gilbert en essayant de ne pas crier et de ne pas attirer des attentions indésirables.

— Il me semblait avoir été clair, dit Bernard.

— Clair ! clair... Elle n'est pas exactement semblable, physiquement, à cette Priscilla que tu es allé chercher en univers mortel, sans doute ?

— Si : physiquement, si.

— Et Natran le Bossu n'est-il pas en train de suer sang et eau pour maintenir le prodige, aidé en cela par Cinglante la Fidèle ici présente, afin que l'apparence de ta Priscilla demeure jusqu'au terme de ce voyage, en Konnarie, où des équipes plus sérieuses et surtout plus adaptées, avec tout le

matériel, s'activeront pour fixer tout ça une fois pour toutes ?

— Je dis pas.

— Et Cinglante, avant la prise de relais de Natran, n'a-t-elle pas usé de tout son pouvoir magique pour effectuer le transfert d'apparences, l'interversion ?

— J'ai jamais nié ça. Merci, Cinglante.

— Pas de quoi, dit Cinglante du bout des lèvres.

— Et à l'intérieur de ce superbe corps féminin haut de gamme, n'y a-t-il pas un esprit, une psychologie, une âme, appelle ça comme tu veux, un contenu, qui t'aime à toute vibure ? Une belle machine qui ronronne rien que pour toi ?

— Je sais, je sais, merde, et c'est justement pour ça que ça grippe. D'un côté, je vois Priscilla dans toute sa splendeur, de l'autre je sais que Jacky-Marc est caché dedans, si on peut dire.

— On peut.

— Et alors, voilà, c'est ce qui me disperse. Je vois deux films en même temps et sur le même écran. J'ai pas les bons sous-titres, en plus. Comment tu veux que je m'en sorte ?

— Quel short ? dit malencontreusement Gilbert, dérouté par la prononciation désastreuse du bosselé.

— Fous-toi de moi, par-dessus le marché.

— Personne ne se fout de toi, Bernard fils de Bernard. Personne n'aurait cette idée.

— Je ne pourrai pas, éternellement, me contenter de ce subterfuge.

— Ça lui plairait, à Jacky-Marc, de s'entendre traité de subterfuge. Il serait ravi.

— J'ai pas l'intention de faire de la peine à qui que ce soit. Ni à Jacky-Marc, ni à Milia. Je sais bien pour quelle raison elle est là, avec Isrich. Je sais très bien qu'ils seraient tout à fait heureux de ne plus me revoir au pays, et que c'est ce qu'ils manigançaient en douce. J'aimerais autant que ça change, cette hostilité à mon endroit. Et je sais bien que je ne peux pas le prouver...

Gilbert en demeura un rien stupéfait. Pour dire quelque chose, il laissa tomber, au bout d'un instant :

— Tu ne peux pas le prouver.

— Ma bonne foi, ma sincérité, je veux dire, précisa Bernard fils de Bernard.

— C'est vrai que ça te fait du boulot, dit Gilbert. Tu sais, je suis comme qui dirait un nouveau dans le secteur, il faut le reconnaître. Eh bien, néanmoins, j'ai eu le temps de me faire une idée de ce que les occupants des territoires tout entiers pensent de toi.

— J' imagine.

— Oui.

— Tu vois le boulot, pour leur faire avaler que je ne suis plus ce que j'étais ?

— À propos du physique, ils comprendront tout de suite, ils te croiront avant que tu parles, sois sans crainte.

— Jacky-Marc, ça a été une toquade, une gourance, une erreur de bringue. Bon. Mais je peux pas m'y faire. J'ai rien contre les... enfin... les comme lui...

— Les humains ?

— Déconne pas. Les homos.

— C'est bien ce que je dis. Qui déconne, ici ?

— Bon, d'accord. J'ai rien contre les homos, merde, c'est vrai, *mais non*. Moi, non. Moi, c'est non, bon.

— Tu crois qu'il se marre, lui, Jacky-Marc, dans cette apparence parfaite et un rien caricaturale de ce contre qui il n'a rien, lui non plus, pour reprendre ton expression ? Contre qui il n'a rien, mais

non. Tu crois qu'il rigole ?

— Je sais. Je te dis que je sais.

— Et moi ? Tu penses sérieusement que je vais te croire, quand tu viens me chanter à brûle-pourpoint ton repentir ? Ma mission, c'est de te ramener à ton père. La mission de Milia et Isrich – et tu le sais – c'est d'empêcher ton retour, tellement ils sont tous fous de joie à l'idée de te compter de nouveau parmi eux. L'emmerdeur public numéro un. Le chapardeur de compagnes, d'épouses, de copines, de sœurs, de mères... Tu crois pas qu'ils et elles étaient un peu rassurés, de te voir débarquer avec une pareille fille canon au bras ?

— Ben oui.

— Ben oui, ben oui..., tu trouves rien d'autre à dire, hein ? Et Milia, et Isrich, ils sont ici, avec nous, uniquement parce qu'ils n'ont jamais cru tout à fait à la sincérité et à la solidité de notre... subterfuge, comme tu dis. Tu sais ce qu'ils vont faire, s'ils apprennent que leurs soupçons étaient fondés ? Toi qui sais tout, tu sais ?

— Beuh...

— Ils vont... Je ne sais pas ce qu'ils vont faire *exactement*, mais j'imagine qu'ils vont tout tenter pour nous empêcher d'arriver à bon port. Et toi, tu es sous ma responsabilité. Et si jamais tu y restais, non seulement je ne serais probablement pas admis au rang de Héros, mais je ne te raconte pas le bordel, entre Konnar le Grand et Moketh, ton père, qui ont toujours été un peu rivaux, il faut bien le reconnaître, d'après ce qu'on m'a dit.

— C'est exact, dit Bernard. Tout cela est rigoureusement exact. Seulement, voilà : le subterfuge ne fonctionne plus. J'ai plus la conviction. Je suis devenu athée, dans ce domaine, et c'est rien de le dire.

Gilbert le Barbant garda le silence. On entendait principalement le son des sabots des chevaux sur le sol sec et poussiéreux.

— Bon, soupira-t-il enfin. Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

Le ton vaincu.

— À B.F.B., je sais pas, dit Cinglante qui n'hésitait jamais à se mêler à une conversation quand c'était nécessaire. Mais à cet Yvil le Viran, tu peux toujours lui choisir quelques mots. Ça fait un moment qu'il nous a rejoints, lui et ce nave exhibitionniste. Ils causent avec les filles, pour leur tirer les vers du nez.

— Avec les filles ? grommelèrent en chœur Gilbert et B.F.B.

Ajoutant dans la foulée :

— Pour leur tirer les vers du nez ?

Ils bouclèrent la figure en stabilisant leurs montures, attendirent que passent les membres de la petite troupe, jusqu'à se retrouver à hauteur des susnommés. De qui ils emboîtèrent le pas.

— Nous causions, dit Yvil, l'air aussi faux jeton que possible, par-dessus un sourire constipé.

Celui de Litteulpig, de sourire, c'était le degré supérieur – l'occlusion intestinale.

— Autant chevaucher en devisant, dit-il. Pour passer le temps. Fait sacrément chaud, non ?

— Ces messieurs sont venus nous parler chanson, dit Milia.

Son sourire, à elle, était ce qu'il est convenu d'appeler « entendu ». Elle le destina tout entier à Gilbert. « Bon », se dit ce dernier. « Ne nous affolons pas. Laissons les vérités s'extraire de leur gangue. » Un truc dans ces eaux-là.

Quand il croyait qu'on ne le remarquait pas, et même d'ailleurs un peu tout le temps, Yvil posait sur Bernard fils de Bernard des regards appuyés, scrutateurs. Pas discrets.

— Pas seulement de chansons, dit-il.

— C'est vrai, dit Priscilla. De fils de Héros célèbre, aussi.

— Cette nuit, j'ai fait un songe, dit Yvil, avec dans l'œil, comme jamais, la lueur qui caractérise le fourbe de service dans les histoires populaires, fussent-elles portées par un livre, un film ou une bande dessinée. Il m'arrive de rêver souvent. Comme je le disais à vos compagnes.

— Ça m'étonnerait, dit Milia la Garce. On n'en était pas encore arrivés au chapitre du songe prémonitoire. J'avoue que personnellement je le sentais venir, pas toi, Priss ?

Elles avaient l'air, toutes les deux, de fameuses copines. Priscilla haussa une épaule dubitative.

— Mouais, peut-être.

— Tu parles que si ! confirma Milia. En gros sabots, encore.

— Qui a dit « prémonitoire » ? rectifia Yvil le Viran.

— C'est *toujours* un songe prémo, dit Milia. Y a pas plus classique, pas plus cliché. Ça ferait bien chier que ce soit pas prémo, ta chanson.

Milia la Garce, ainsi que tu le vois, Lecteur ébahi, s'abandonnait parfois sans retenue ni honte au langage imagé pratiqué dans la bande de fils de Héros qu'elle avait fréquentée depuis sa tendre adolescence. (Où l'on disait d'elle qu'à défaut de couilles c'était une fille qui avait du poivre au cul – ça donne une idée de l'ampleur des délicatesses en vigueur dans le club.)

— N'empêche, j'ai fait un songe, poursuivit Yvil dont on ne verrouillait pas le clapet avec si peu.

— Allez, balance ! l'asticota Milia.

D'une certaine manière, le regard que Bernard fils de Bernard posait sur elle, et qu'elle s'efforçait consciencieusement d'éviter, contenait de l'admiration. Contenait – mais occupons-nous d'Yvil, avant qu'il oublie tout, que son amnésie lui joue un tour de cochon, et qu'on se retrouve tous là comme des andouilles.

— C'était un songe, non pas prémonitoire, je m'excuse bien, ma chère, mais révélateur. Divinatoire, pour finir en « toire », certes, mais pas prémoni. J'ai vu notre ami, ici présent, dans ce rêve.

Il désigna Bernard fils de Bidule. Lequel se contenta de tripoter un peu ses rênes, d'un air absorbé, en attendant la suite. (C'est vrai qu'il continuait de lancer des œillades en douce vers Milia, mais ne digressons pas, ne digressons pas, bordel !)

— M. Bernard, dit l'autre. Et vous savez de quel Bernard il s'agissait ? Bernard fils de Bernard. Oui. Et quel Bernard père ? Bernard Moketh ! Le Héros. Le célèbre... encore que moins célèbre que son fils, que je ne connais pas, mais que j'ai ouï dire, et qu'on m'a moult fois décrit comme – ne rigolez pas – un play-boy, un bellâtre, un type au physique impressionnant de virilité, avec un visage parfaitement dessiné...

Tout le monde, évidemment, contempla lourdement la trogne bleuie, jaunissante, violine et tuméfiée, avec les dents qui s'étaient fait la malle, de Bernard fils de Bernard.

— Bref, dit Yvil. Dans mon songe, notre ami ici présent était bel et bien cet homme célèbre et renommé, dont le père est un puissant de ce pays des Héros. Et puis, il y avait aussi cette dame, là.

Il indiqua Priscilla.

— Dans mon rêve, excusez-moi, gente, vous étiez une mortelle chanteuse de rock. Le bellâtre vous aimait, il était fou de vous. Quelle tentation, n'est-ce pas ?

— On en a un peu marre, franchement, mon vieux, de vos rêveries, dit Milia, soudain nerveuse.

— Croyez-vous ? dit Yvil.

Domage que tu n'étais pas là, Lecteur : jamais tu ne t'es trouvé face à une expression de faux-cul plus incroyablement parfaite que celle offerte aux yeux de qui voulait voir par Chris Littteulpig.

Jamais. Et même l'abjection, parfois, confine au grand art.

— Dans mon rêve, dit Yvil le Viran – mais c'était j'en conviens un rêve fou –, dans mon rêve, un barbare rencontré par hasard s'emparait de cette chanteuse. Le barbare, un classique, avait dans l'idée de demander une rançon fabuleuse – à la fois au pauvre Bernard esseulé, et aussi aux admirateurs de la chanteuse, dans son monde de mortels. C'était un coup fumant. Du jamais vu.

Le jamais vu, non plus, cette vitesse à laquelle des cavaliers peuvent apparaître. À un moment, ils sont loin, et l'instant suivant, ils sont très proches.

Par exemple, les compagnons d'Yvil le Viran.

Et cette espèce de con de Littteulpig qui se mit à sifflotailier entre ses lèvres en cul-de-poule.

« Bon », se dit Gilbert.

— C'est toi, Milia ? demanda-t-il.

Milia fit son possible pour prendre une mine innocente, et surtout offusquée que quelqu'un pût la soupçonner.

— Isrich, alors ? dit Gilbert.

Isrich chevauchait à quelques pas, en compagnie de Valentin.

Un temps fila. Le regard de Gilbert quitta les épaules de Valentin et rencontra celui (de regard) d'Yvil le Viran, qui revenait du même endroit.

Yvil dit :

— Cet homme, ce mortel, est-ce qu'il est fou ?

— Qui t'a dit qu'il était un mortel ? soupira Gilbert.

Et se dit, une fois de plus : « Bon ». Et décida d'agir radicalement. Radicalement et sans tarder. Ce qui n'était pas une plus mauvaise idée que n'importe quoi, vu qu'un peu partout les événements étaient en train de se précipiter, même si, comme ça, ça n'en avait pas l'air.

Exemple : ces messages qui étaient parvenus à Konnar le Grand et Bernard Moketh le père, les prévenant que :

1) Gilbert Lafolette, dit « le Barbant », fils adoptif en mission du Grand Konnar, sans parler de Milia la Garce et d'Isrich le Tailleur, progéniture de potes, sans parler du Mage Natran, étaient en grand danger, pratiquement aux mains des barbares à la solde de Moketh.

2) Bernard, fils de, et sa copine venue d'ailleurs, étaient tout simplement des otages de Lafolette, pour le compte du Grand Konnar, et que celui-ci allait s'en servir pour réduire à sa merci une fois pour toutes le papa Moketh.

Donc, qui c'est qui levait une armée aussi sec et s'en allait casser la gueule du collègue, encore plus sec ? Tu l'as dit, bouffi, tu as tout deviné.

Ça ne s'appelle pas se précipiter, pour des événements, ça ?

Où donc les événements se précipitent.

Étonnant comme parfois, en certaines circonstances, l'air deviendrait facilement cassant, dangereux à respirer, même. On se blesserait comme un rien, juste en serrant les dents un peu vite.

Ce fut le cas durant le temps qui suivit immédiatement le chapitre huit, établissant une manière de jonction avec celui-ci, le neuf. Comme un pont de suspense et de *nervous* tension jeté entre deux fragments de la narration et enjambant l'information confidentielle dévoilée sur un autre plan de récit au sujet de ce qui se tramait dans le secteur des grands chefs un peu rivaux.

Ce qui permit à nos personnages de parcourir un certain nombre de centaines de mètres, au pas de leurs montures. Ce n'est pas n'importe quelle espèce de silence bizarre qui a jamais empêché des chevaux d'avancer à leur pas.

Si nous ne te disons rien, ou peu, du paysage, Lecteur affamé d'ambiance et de détails suggestifs, c'est que sur ce plan rien ne change. Pour nous, Narrateur, c'est plutôt *cool*, mais nous concevons que pour toi, Lecteur, ça fasse un brin riquiqui. Nous n'y pouvons rien – au décor qui nous préoccupe icitement. Le désert, c'est le désert, et à moins d'écrire un truc documentaire sur le sujet... On peut s'en tirer éventuellement avec *une* phrase, dans la couleur de ci-dessous :

Le désert continuait d'étaler dans toutes les directions, vers les quatre horizons, sa succession de rocs et de tertres roux, de pentes qui se dressaient étrangement pour finir tronquées, comme taillées par un coup de quelque gigantesque lame maniée par un géant, d'étendues chaotiques chichement semées de broussailles épineuses, parfois d'un bosquet plus fourni dans l'ombre duquel on devinait l'indéniable présence tapie d'animaux aux aguets ; c'était, sans fin, le même et éternel paysage déroulé sous le même ciel blanc de chaleur, tandis que la rivière calme et brillante déroulait ses méandres à travers la sécheresse rouge bourrelée de profondes cicatrices – ce paysage qu'un jour, la première fois qu'il avait eu l'occasion de le contempler, juste avant que les Héros dans les bagages desquels il avait fait le passage le jettent comme une vieille serpillière malodorante, Chris LITTLEULPIG l'entrepreneur politicard indélicat, avait rêvé tout haut de transformer en zone industrielle, Disneyworld, Schtroumpfland, parking, plan d'eau, et tout ce qui s'ensuit, tout ce qui pourrait *rentabiliser* ce putain de désert.

Ça, évidemment, une phrase pareille, c'est toujours possible.

Quand ils eurent parcouru un certain nombre de centaines de mètres dans cette phrase ci-dessus, donc, serrant quand même les fesses et suivant la rivière, il fallut bien, à un moment, se remettre à discuter. C'est alors qu'ils se rendirent compte, avec un étonnement qui n'a d'égal que le nôtre, que le temps avait fameusement coulé. C'était pas loin du soir. Il y avait des sortes de montagnes proches, qui tiraient dans les violets – ce qui est, n'importe qui le reconnaîtra, pour de pareilles montagnes, la couleur du soir en approche. Car le soir venu, tout le monde sait ça, on tire les violets.

Même nous, ça nous étonne, ce genre d'ellipse. Dans tout autre récit de tout autre genre littéraire, ça ferait bâclé. Ça ferait même invraisemblable, avouons.

Alors que dans une histoire d'heroic fantasy... eh ben ça passe. Ça passe comment ? Ça passe comme ça :

Quand Gilbert le Barbant prit conscience de ce passage occulté du temps – ce qui ne semblait pas gêner outre mesure ses compagnons, compagnes et autres colleurs au train –, sa première réaction

fut de chercher le détail qui lui ferait comprendre le pourquoi de cette éclipse temporelle. Il ne trouva rien. Ça n'en fit pas baisser pour autant les galipettes de sa tension artérielle. Il murmura :

— C'est toi, Cinglante ?

— C'est moi, c'est pas moi, c'est Natran et moi..., chantonna Cinglante au fond de son fourreau. T'inquiète pas, p'tit gars. C'est surtout que ça facilite les choses à tout ce qui se trame dans les coulisses.

— Les coulisses ?

— T'inquiète, je te dis. Fais ce que tu as à faire, Billy. Là, maintenant, je vais peut-être me comporter un peu en spectateur, pour changer, pendant un moment. Oublie pas que c'est toi qu'on met à l'épreuve, dans cette aventure.

— Je vous ferai remarquer, madame Cinglante qui jamais ne s'ébrécha, que je n'ai rien demandé. Sur ce coup-là, je veux dire. Je n'ai jamais demandé que l'écoulement du jour rétrécisse, pour arranger des machins en coulisses, et alors c'est pas utile de me faire remarquer...

— Hé hé, dit Cinglante. Tu deviens bon, mon p'tit gars. Le métier rentre, on dirait bien. Tu commences à attraper cette bonne vieille susceptibilité qui fait bouillir le sang du Héros.

— Ouais, maugréa l'apprenti susceptible. Dans tout ça, où on en est de la conversation crispée qui nous occupait auparavant ?

— Essaie.

Gilbert essaya :

— Un foutu songe, que tu as donc eu cette nuit, Yvil. Pas vrai ?

Et l'autre :

— C'est ce que je me tue à essayer de faire comprendre depuis un moment, voyageur Barbant.

— Tu vois ? souffla Cinglante.

— Par bonheur, c'était juste un songe, dit Gilbert à l'intention d'Yvil.

Lequel renvoya dans le dubitatif, l'incertain :

— Certaines fois, la frontière est si mince entre réel et imaginaire... Tu ne penses pas ?

— Ça demande réflexion, dit Gilbert après un temps... D'ailleurs, le soir tombe et il va falloir trouver un endroit hospitalier où dresser notre bivouac.

— C'est vrai que la journée a passé vite, remarqua Yvil le Viran.

Gilbert conduisit sa monture à hauteur de Priscilla, comme si de rien n'était. Elle était un peu pâle, et il faut admettre que Milia la Garce, à son côté, n'avait pas davantage l'air de sortir d'une séance d'U.V. Les guerriers fouineurs d'Yvil n'étaient pas loin, et même plutôt proches, mais néanmoins Gilbert parvint à se glisser, et à tenir la conversation qu'il voulait sans que le sens caché de son propos tombât dans l'oreille d'un barbapillard.

Ce qui en gros donna ceci :

Gilbert : Je pense qu'il va falloir en arriver aux extrémités, Jacky-Marc.

Jackie-Marc : C'est toi qui vois, boss.

Gilbert : Ça ne te coûtera pas trop ?

Jackie-Marc : J'espère qu'on pourra se rendre compte, après ça, qui est le véritable Héros. C'est tout.

Gilbert : Tu veux un coup de pouce de Cinglante ?

Jackie-Marc : Je ne demande rien à personne. Et entre nous, de toute façon, ce gros porc commence à me mettre les boules, et dans l'état où je suis, c'est *vraiment* très gonflant.

Gilbert : Eh bien, alors, dans ce cas...

Milia la garce : Je me disais bien qu'au bout du compte, on serait les couillonnés de l'histoire.

Gilbert *étonné* : Ah bon ? Et comment ça, je te prie, Milia dont les cuisses dénudées embaument la vanille ?

Milia : Pas de basses flatteries, Barbant. Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi. Je dis que nous voilà les couillonés, et je parle d'Isrich et moi, qui sommes ici au nom de l'Opposition au Retour de Bernard fils (O.R.B.F.). Parce que voilà : les choses vont redevenir comme avant, et Bernard fils de Bernard reprendra la partie là où il l'avait laissée, à courir après tous les jupons, à cocufier tous les mâles des territoires en âge de l'être, et même déjà avant, et même encore après. Nous avons accepté de marcher dans la combine et de nous fier au leurre de Jacky-Marc/Priscilla, et maintenant, voilà.

Gilbert : C'est Valentin, n'est-ce pas, qui a été bavarder où et quand il fallait.

(Ils regardent en direction de Valentin, qui n'en mène pas large et se sent visiblement à l'étroit dans ses étriers.)

Milia : Ne lui en veux pas, Barbant. Il a obéi à notre volonté. Nous lui avons un peu forcé la main, en mettant dans la balance son devenir de Héros. En vérité, il obéissait aux mêmes motivations que toi.

Gilbert : Ta position n'est pas très confortable, dans cette aventure, Milia.

Milia : Tant que je peux vendre Bernard fils de Bernard à ces barbares, j'assure ma sécurité.

Gilbert : Un drôle de quitte ou double, tu veux dire !

Milia : Mais enfin, Gil, qu'est-ce que ça t'apporte ? On balance cette rognure aux hommes d'Yvil, et hop ! il se débrouille avec et demande la rançon qu'il veut. Et nous sommes débarrassés. Et ce n'est pas ta faute si tu es victime des pillards en Bordurie, quand même !

Gilbert : Mais j'ai failli à ma mission, qui est de ramener sain et sauf cet homme à son père, au nom du Grand Konnar qui m'a dépêché pour ce faire. Un point c'est tout. Et dénoncer Bernard fils de Bernard, je m'excuse bien, Milia, mais une fois la chose faite, tu ne vaudras plus rien aux yeux de personne – surtout pas aux yeux de ces barbares. Ton sort ne sera guère enviable.

Priscilla : Son amie la chanteuse sera préservée. Et puis, je vais te dire, à mon tour, Milia : c'est pas certain qu'en le vendant aux barbares vous soyez débarrassés de Bernard. Cet Yvil n'est pas fou au point d'attenter à la vie de son otage. Il lui gardera la vie sauve. Un jour, il le relâchera, et Bernard, de toute façon, rentrera au bercail. Et alors là...

Alors là, Milia la Garce fit un peu une sale gueule, se tortura les méninges pour trouver une solution, un espoir de solution, quelque chose à se mettre sous la réflexion. Avant qu'elle trouve, ils étaient arrivés à cet endroit hospitalier que cherchait Gilbert quelques pages auparavant. La vérité nous oblige à dévoiler, une fois de plus, un des nombreux artifices et mensonges de l'écriture. Tout autre que nous, dépourvu du plus petit soupçon de conscience professionnelle, laisserait pisser. Mais nous, non. Parce que dans le genre endroit hospitalier, nous ne voyons franchement pas ce qui différencie ici de dix mètres plus loin, ou trois cents avant, il ne faudrait pas déconner trop gros quand même. On dit que c'est ici que se situe l'hospitalier parce que ça arrange bien les affaires de tout le monde, et c'est tout.

Ils mirent pied à terre, voyageurs et barbapillards en chœur. Du train où c'était parti, on peut sans craindre de plantage profond supposer que le bivouac sera commun. Que ça se fera très normalement. Et que personne n'y trouvera à redire, que personne ne posera de questions qui fâchent. On peut.

Et il ne l'était pas seulement, pied à terre, qu'Yvil s'approcha de B.F.B. Tandis qu'il marchait, ça crissait et cliquetait de partout. Il avait tiré son épée, comme par hasard, dans l'intention machinale et automatique de se curer les dents ou les ongles, un truc comme ça. Autour de lui

évoluaient ses sbires, avec, eux aussi, toujours comme par un semblable hasard, des intentions de curages.

Personne ne put ignorer le regard vaguement en forme de S.O.S que B.F.B. lança à la cantonade. Personne n'y répondit, afin sans doute de ne pas brusquer le cours des événements – ce qui est de la plus haute importance, dans un récit d'heroic fantasy, les événements ayant déjà d'eux-mêmes une grande facilité à se brusquer les uns les autres sans qu'on vienne en rajouter. Crois-en, Lecteur, l'avis d'une personne autorisée.

— Bernard, hein ? fit Yvil le Viran, ses yeux clairs de barbare dans ceux, au beurre noir, de Bernard fils.

Et quand on use de l'expression « temps suspendu », c'est parfois *vraiment* le temps suspendu. Ça vous en colle un tel effet qu'on en a le vertige, tellement c'est suspendu dans les hauteurs.

Puis Yvil se mit à balancer la tête, de gauche à droite. Lentement. Avec un petit sourire sous le coin des moustaches, comme Jack Palance dans ce film rempli de Tartares dont nous avons oublié le titre. Yvil dit :

— On me le fera pas croire.

Gilbert fut quasiment le seul, à cet instant, à remarquer cette crevure de LITTLEPIG qui s'approchait du Mage Natran le Bossu. Sans doute parce qu'il était lui-même très proche de Natran, et qu'il put penser que la crevure s'approchait de lui (et d'ailleurs il songea : « Que me peut bien vouloir ce pâlot ? » en se disant que, s'il se déshabillait sous son nez, il ne résisterait pas à lui faire passer le goût de ces one-man-show d'un coup de lame) – sans doute un peu à cause de tout cela, il remarqua l'approche de LITTLEPIG.

Retour sur Yvil.

— On ne me le fera pas admettre..., dit Yvil.

Il continuait de balancer la tête.

— ...Que tu puisses être le fils de ce valeureux Moketh, dit Yvil. Que tu puisses être toi-même ce fils, dont on parle tant et partout. Dans cet état.

— J'ai beaucoup changé, dit Bernard. Je viens de vivre une expérience qui m'a mûri, qui a radicalement métamorphosé ma conception de l'existence.

— Ça a dû, effectivement, métamorphoser pas mal de choses, dit Yvil.

Il se tourna, seul à sourire de son bon mot, vers Priscilla.

— Et elle, elle serait une chanteuse de rock venue d'une terre de mortels. Tu en serais amoureux fou, hein ?

Priscilla jeta un coup d'œil en direction de Gilbert, qui lui adressa en retour une mimique rassurante. Un regard, et ces deux-là se comprenaient. Il faut dire qu'ils venaient de passer un certain nombre de sales moments ensemble.

— Ou... oui, dit Priscilla.

C'est-à-dire Jacky-Marc – il y a longtemps que nous ne l'avions pas précisé, et avec l'heure d'été, l'heure d'hiver, on ne sait jamais plus trop bien où on en est. Pour illustrer l'expression : remettre les pendules à l'heure.

— Bougez pas trop, tous, dit Yvil.

Mais lui bougea : il mit la pointe de son épée sur la gorge de Priscilla. Dans le petit creux sympa à la base du cou. À l'aplomb du sillon mammaire de grande renommée.

Le geste provoqua une exclamation assourdie et commune, flottant sur tous. Mais personne ne broncha.

Yvil dit, sur un ton peinard :

— Bougez pas. Surtout pas. Sans quoi, la dame fera couic ! le kiki de la dame !

Personne ne bougea. Se demandant un peu ce qu'il avait soudain à s'exprimer comme un vieux bébé débile, mais s'efforçant surtout de ne rien péter de suffisamment intempestif qui eût provoqué cet abominable « couic ! le kiki de la dame ».

Et Littteulpig la crevure avait tiré son épée, lui aussi, comme tout le monde. Et il la posait entre les omoplates de Natran le Bossu. À son air satisfait et supérieur, on comprenait au moins deux choses : la première, qu'il était véritablement très con ; la seconde, que parce qu'il était réellement très con, Yvil l'avait chargé de faire ce qu'il était en train de faire : s'en prendre à un Mage... S'en prendre à un Mage visiblement en train de magiférer. Une troisième remarque, pendant que nous y sommes : Littteulpig l'ahuri parut très satisfait de voir que son geste ne déclenchait aucune réaction – il dut s'imaginer qu'en cet instant la terre entière le craignait, alors qu'il était probablement le seul à ne pas comprendre à quel point il n'avait pas intérêt à bouger un cil de travers, et que cela était interprété comme une menace par Natran. Oh ! le malheureux con.

— Mais ce que je sais, dit Yvil, ce que je crois comprendre, c'est que tu es un personnage important, mon petit bonhomme. (Il s'adressait à Bernard fils de.) Il n'y a pas de doute à ce sujet. Le fils de Bernard Moketh, je ne pense pas, tu vois ? Je n'y crois pas, a priori, bien que... bon, ça reste à creuser, mais je ne pense pas. Cela dit, on vous a observés, depuis quelques temps, et c'est sûr que tu es un personnage important. Alors, tu peux nous être utile, c'est certain. Pour avoir kidnappé une chanteuse dans un monde de mortels, tu fais du poids, c'est sûr. Et c'est sûr que tu dois y tenir, pas vrai ? Ça fait deux fameux monnayages, elle et toi, qu'est-ce que t'en dis ?

Ce qu'en dit Bernard fils de Bernard fut :

— C'est pas elle, la chanteuse. C'est l'autre.

Tête d'un peu tout le monde. Tête de Milia, en particulier. Tête de Milia, encore, quand Bernard fils de Bernard continua :

— Je suis réellement Bernard Moketh, le fils. Vous pouvez vous faire une idée de la valeur que j'accorde à cette fille, pour avoir contrevenu à toutes les règles et pour être allé la chercher dans un monde de mortels. Touchez à un seul de ses cheveux, et vous n'imaginez pas dans quel enfer vous rôtirez éternellement, chaque jour, chaque minute, chaque seconde, chaque dixième de... tout le temps, quoi. Vous n'imaginez pas.

Yvil le Viran essaya d'imaginer. Au bout d'un très court instant, il dut approcher d'une version possible voisine de ce que Bernard fils de Bernard avait en tête. Il baissa sa lame de la gargoulette de Priscilla. La dirigea vaguement en direction de Milia.

Milia, toujours stup', regardait Bernard en essayant de comprendre ce qu'elle croyait comprendre. Elle n'arrivait pas à comprendre.

— Comment je sais que c'est elle la chanteuse ? demanda Yvil.

— Chante, dit Bernard à Milia. (Et comme la tête de celle-ci, maintenant, faisait carrément peine à voir, il ajouta :) La chanteuse sera fatalement sauvée, dans cette pagaille. C'est la seule à avoir cette certitude.

Milia secoua la tête. Ses boucles rousses lancèrent des reflets de feu. (D'une part, ce style de petite phrase, par-ci, par-là, ça ne fait pas de mal, et d'autre part nous ne pouvons pas y résister.) Elle ouvrit la bouche et la referma. Sur une espèce de couac étrange.

— Chanteuse, dit Yvil.

— Et le trac, tu n'as jamais entendu parler ? dit Gilbert.

Il soupira.

Profitant que tous les regards étaient sur lui, il ajouta :

— On ne plaisante plus, allez. C'est forcément elle, la chanteuse, puisque c'est la seule femme. Il cligna de l'œil à l'adresse de Natran.

— Laisse tomber, Natran, dit-il. C'est mon ordre.

— Que je laisse tomber ? dit Natran.

— Laisse tomber.

— Je suis nul, c'est ça ? Je ne fais pas du bon boulot, peut-être ?

— Rien du tout, Natran, mon ami. Rien de ce que tu dis ne pousse à cette décision. Laisse tomber, c'est tout, parce que ce n'est plus nécessaire. Ça nous simplifierait même les choses.

— Tu dis ça, mais c'est pour me ménager. Je ne crains pas la vérité. Je n'ai peur de rien. Au contraire, je préfère la regarder en face.

— Qui ça ? demanda Gilbert, avec un regard tordu en direction de Natran le Bossu, qui commençait tout doucement, avec ses gémissements paranos, à les lui gonfloter.

— La vérité. *The truth*.

Gonfloter, non. Gonfler, littéralement, oui.

— *The truth* mon cul, maintenant, dit Gilbert dans une phase grossière. Tu fais ce que je te dis, vu que c'est encore moi qui commande ici, et qui te commande, toi, jusqu'à nouvel ordre. Vu que c'est pour obéir que tu as été engagé. Alors, *basta*, et *go* ! Et on s'expliquera pour le reste plus tard.

Natran soupira. Ses épaules s'affaissèrent.

Sur son cheval, à côté de Milia, Jacky-Marc frissonna, dans ses vêtements retrouvés à ses justes mesures. Le cheval accusa un petit tassement surpris.

Même ceux qui étaient au courant l'accusèrent, la surprise du cheval, chacun à sa manière.

— Bon, ben ça va bien, dit Jacky-Marc en rougissant un peu sous le feu croisé de tous ces regards. On va pas y passer la soirée.

Il mit pied à terre. Pour les premiers pas, sa démarche était encore celle de Priscilla, mais c'était nettement moins spectaculaire, nettement moins attractif, nettement moins tout. En tout cas pour nous. Bien sûr, ça peut plaire, mais nous, là, on regrette vachement Priscilla, et on se fout de qui elle cachait, c'était son apparence qui nous ravissait, nous, Narrateur – ainsi que quelques amis. C'est avec ça qu'on délirait. On était des primaires, nous. Pas des intros.

Ah ! et pis merde, tiens ! ça fait chier qu'on la verra plus, Priscilla.

À la place de quoi, juge un peu, voilà ce qu'on trouve : ce foireux de Littteulpig, qui se rend compte de ce qui vient de se passer sous son nez, qui comprend tout et rien, tout et n'importe quoi, et qui braille :

— C'est lui ! C'est le Mage qui déguisait ce pédé en gonzesse ! C'est de lui que tout vient ! C'est lui qui m'a joué ce tour, hier soir ! C'est le Mage qui m'a fourré dans cette situation ridicule.

Nouveau changement de direction des regards groupés, sur Littteulpig, qui avait empoigné la cape de Natran et le tenait en respect à la pointe de sa lame.

Excité comme un roquet.

— Parce que là, dit Gilbert, de cette voix terriblement calme des grands hommes dans l'adversité, là, d'après toi, tu as besoin de qui ?

— Il a bien dit « pédé », non ? dit Jacky-Marc.

Le seul, pourtant, à qui il eût convenu de prêter attention, en cet instant, était Valentin. Mais on ne peut pas toujours être partout, avoir l'œil à tout.

Dans lequel Littteulpig se découvre réellement tel qu'il est : abject, sournois et calculateur. Où Valentin se dévoile également. Où nous espérons que Milia se dévoilera elle aussi. Dans lequel, enfin, Gilbert le Barbant devrait, en principe, s'énervé un bon coup – mais ce n'est pas encore certain.

Déjà qu'il n'était pas réellement beau à voir par temps calme, Christian Littteulpig tombait complètement dans l'abject quand il était énervé. (Il nous reste à découvrir à quel point il pouvait être sournois et calculateur – nous allons essayer de faire vite.) Et là, il était très *énervé*. Il était très très énervé. Le qualificatif « abject », en ces circonstances, et en ce qui concerne Littteulpig, va s'employer dans tous les sens, pour décrire physiquement le personnage, autant que pour illustrer sa psychologie, son mental, sa pensée... bref, son intérieur.

Nous nous demandons si ça vaut bien la peine de nous user à décrire une telle abjection.

Nous ne sommes pas certain que oui.

Aussi répondrons-nous « non » à notre interrogation. Et ne décrivons-nous pas dans les détails ce pauvre mec, même pas bon à servir de paillason, bien trop mou pour ça. Il te suffira de savoir, Lecteur, deux ou trois choses d'ordre général, pour la compréhension de l'action, des motivations de ses protagos, etc., les grandes lignes.

Or donc :

Littteulpig s'excitait comme un vilain pou, accroché, littéralement, à la cape et dans le dos de Natran le Bossu. Comme s'il avait dans l'idée, l'animal, de chevaucher sa bosse. Non seulement abject, mais incapable de faire la différence entre camaraderie et sans-gêne. Et brandissant son épée, l'agitant dans tous les sens au risque de blesser quelqu'un, tout en dégoisant ses insanités :

— C'est lui, je le tiens, Yvil. C'est lui l'auteur de tous ces coups fourrés. Je le tiens à ta merci, Grand Yvil !

Le Grand Yvil paraissait gêné. Comme ses guerriers, d'ailleurs, dont les visages, pourtant, n'étaient pas de ceux qui traduisent facilement une quelconque expression.

— Reste calme, petit Littteulpig, dit-il.

Et petit Littteulpig, toujours secouant sa carcasse dangereusement armée sur le dos de Natran – lequel, notre foi, faisant preuve d'une assez remarquable imperturbabilité –, de répondre :

— Rester calme ? Comment le voudrais-tu, Grand Yvil ? Comment le pourrais-je, même si tu le voulais ! Tu as vu ce qui s'est passé sous nos yeux ! Tu l'as bien vu, et si tu as loupé le début du film, Grand Yvil, tu peux toujours en regarder la suite. Ce type qui est là, et qui était cette pin-up, juste avant ! C'est ce Mage qui contrôlait le prodige. C'est lui le coupable, c'est lui le fautif, c'est lui qui m'a tourné en ridicule au cours de cette séance de l'autre nuit, en me forçant, et à mon insu, à me déculotter devant les da... enfin, *la* dame. C'est lui, et je le tiens à ma merci, Grand Yvil ! Tu es là, tu ne dis rien, tu ne fais rien...

— Il n'y a rien à dire et rien à faire, pauvre crotte de bique, dit Yvil.

L'arrogant barbare et pillard qu'il était adressa un regard furtif et désolé au Mage Natran, et puis le même regard furtif et désolé à Gilbert.

Lequel Gilbert commençait à avoir les nerfs. Et Jacky-Marc aussi. Et Isrich pareil. Et Valentin... Quant à Milia, elle regardait à la fois le tableau, comme tout le monde, mais aussi,

subrepticement, du côté de Bernard fils de Bernard, et là, c'était avec l'expression de quelqu'un qui regarde un gros tas de baguettes emmêlées dans un jeu de mikado, avec mission de défaire les nœuds en trois secondes. Il faut dire que Bernard fils de Bernard ressemblait assez, notre foi, dirons-nous, à un tas de baguettes dans un jeu de mikado.

Que toutes ces considérations ne te détournent pas l'attention, Lecteur, de la scène d'action en train de se jouer sous tes yeux.

— Nous avons un Mage sous la main ! répétait Littteulpig, comme s'il eut craint que nos diverses digressions, se succédant en aparté, eussent pu nous faire oublier l'idée fixe illustrant son propos de maniaco-dépressif. Nous avons un Mage, et il va se faire un plaisir de nous obéir, s'il veut se faire pardonner sa mauvaise farce. Ou je lui coupe les oreilles en pointe, moi ! Vous ne faites plus les marioles, hein ? Personne ! Vous y tenez à votre prestidigitateur !

Bien sûr qu'ils y tenaient. Et aucun ne se faisait vraiment de souci, parce qu'ils savaient tous vraiment, *eux*, ce qu'était un Mage.

Sauf peut-être Gilbert, qui savait, lui, que celui-ci n'était pas vraiment un vétérán de la corpo, et qu'il risquait bien de s'emmêler un peu les pinceaux dans l'adversité. Rien qu'un peu, mais néanmoins assez pour que cela dérape en catastrophe. Il suffit d'un rien.

Pour illustrer concrètement cette mauvaise impression d'inefficacité émanant du Mage en rodage, il y avait la situation : cette position que tenait le répugnant sur le dos de Natran, tout en clamant ses idioties. Tout autre que le Bossu, c'est-à-dire tout Mage un tant soit peu au courant des bonnes manières, te l'eût déjà tartiné contre un tronc d'arbre, ou transformé en scorpion à trois queues.

Il y avait peut-être que Natran le Bossu, qui n'était déjà pas sûr de lui en temps ordinaire, n'avait pas vu sa confiance regimber vers des sommets, tout au contraire, depuis que Gilbert lui avait demandé de laisser tomber le prodige de la fausse apparence priscilléenne sur Jacky-Marc. La susceptibilité paranoïde aidant, voilà qui lui avait sans aucun doute, incontestablement, fait redescendre le soufflé.

Mais revenons à cette larve de Littteulpig, et torchons ça en cinq sec, sinon, à Noël, nous y serons encore.

L'animal Littteulpig gueulait :

— Donnez-moi un coup de main, merde ! Grand Yvil ! On a un Mage sous la main. C'est le moment ! Je te l'avais dit, Grand Yvil ! Tu ne sais plus qui tu es, tu ne sais plus qui tu seras, encore moins que n'importe qui, et tu cherches ton destin chaque jour que les Dieux font. Ton destin, il est là, et c'est exactement ce que je t'avais annoncé – tu ne voulais pas me croire.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? dit Jacky-Marc. (Quand nous te disions qu'il était énervé.) Parce que tout pédé que je suis censé être, je commence à en avoir jusque là d'écouter ce torché-cul.

— Ça me ferait presque le même effet, dit Gilbert.

Il dégaina Cinglante, qui poussa un petit cri surpris, pensant peut-être à autre chose quand cela se produisit.

— Ça suffit, Littteulpig, dit Yvil le Viran.

— Ça suffit ?

À Gilbert et aux autres, Yvil le Viran dit :

— En vérité, je n'y suis pour rien. C'est cette espèce de mortel qui m'est tombé dessus un jour et qui s'est mis dans la tête de me guider vers mon Destin.

— Qui connaît son destin ? dit Gilbert.

— Si, quand même, certains, dit Yvil. Je veux parler d'un Destin avec un grand « D ». Les autres, on peut toujours se faire une idée, si on prend son élan dans le passé. Mais moi, j'ai un problème de ce côté-là.

Il ne faut pas oublier que pendant ce temps-là, clipi-clop-clipi-clop, dans le désert, deux armées héroïques de guerriers, auréolées d'éclats d'or, de métal, ainsi que de poussière en nuages épais et rouges montant plus haut que le ciel, couchant le soleil cachant, ou l'inverse, galopaient. Les deux armées. Galopaient et galopaient, clipiti-clop, clipiti-clop, dans un bruit de tempête, de tonnerre, d'ouragan, à la tête de l'une le Héros des Héros, Konnar le Grand, à la tête de l'autre, Bernard Moketh, Héros lui aussi, pas mal non plus. Clipiti-clop, clipiti clop.

Galopaient les deux armées, convergeant vers un même point, cet endroit que leur avaient signalé leurs informateurs.

Clipiti.

— Quel problème ? dit Gilbert.

— C'est pas le problème, dit Yvil. Amnésie chronique.

— Ça doit être hyper-chiant, dit Gilbert.

— À qui tu le dis, dit Yvil le Viran.

— À toi, dit Gilbert le Barbant.

— Hé ! et moi ? Et nous ? dit ce grand con de Littteulpig.

— C'est vrai, dit Yvil. Donc, ce type s'est mis dans la tronche de me trouver et de me forger un Destin. Il se dit l'homme de la situation. Il serait, qu'il disait, celui qui rebâtirait le désert, qui l'aménagerait, le rentabiliserait, ferait pousser les charpentes métalliques et couler des mers de béton.

— On peut le faire ! brailla la loque. On peut facilement le faire ! Tu resteras dans l'Histoire, Yvil. On t'appellera Yvil le Bâtitteur ! De partout, les gens viendront dans nos parcs, en vacances, en congés, en auto. On aura des parkings payants de quatre mille, cinq mille, des centaines de milliers de places, enterrés, à étages, ça va être géant ! On baptisera ça Yvilville, ou Cityvil, ou... on trouvera bien un nom, tu verras. Je t'apporte la gloire et un Destin, sur un plateau, Yvil. Je te demande juste l'honneur de dessiner les plans, d'engager les entreprises, de soumissionner ici et là, de m'occuper des pots-de-vin et de planifier les magouilles, c'est tout ce que je veux, tu verras, dans ce domaine je suis un grand artiste, là-bas, sur terre, on ne m'a pas offert la possibilité d'exploiter à mort mes qualités ! Laisse-moi désembrouiller les embrouilles, organiser les escroqueries, et tu verras, tu verras !

— Et si tu reprenais ton souffle ? proposa Natran.

L'autre, sur son dos, parut se souvenir de son existence. Reprenant son souffle, il dit :

— On a un Mage avec nous, à notre botte ! C'est toujours bon à prendre, merde ! Ça aidera pour les passe-droits, pour les faux et usages de faux, les factures bidon pour les crédits, sans parler de la construction en elle-même. Je suis bien sûr qu'un Mage en pleine forme rend dix fois plus de boulot

qu'une bonne fousseuse, pour des fondations.

— Bon, allez, on se calme et on range tout, dit Gilbert. Vas-y, Natran.

Natran parut tout à fait surpris, comme s'il ne s'attendait absolument pas à ce qu'on envisage une action de sa part. (Comme quoi les craintes que nous avons formulées il y a peu, au sujet de Natran et sa susceptibilité, étaient fondées : il en avait pris une rallonge dans l'orgueil.) Il ouvrit la bouche sur du silence. Des yeux un brin exor.

Laps de temps d'hésitation que la crevure cavalièrement juchée sur sa bosse sut mettre à profit en lui passant la lame de l'épée sous la pomme d'Adam, façon cache-nez. Criant :

— Si on bronche, je tranche !

Surprise générale.

Sauf Valentin. Qui avait manœuvré en douce, le sacré Valentin, depuis un fameux bout de temps déjà, et qui se retrouvait fort à propos, à l'instant où nous écrivons ces lignes, dans le dos de Natran et de LITTLEULPIG.

Et vla !

(Entre parenthèses, rappelons ici qu'en temps ordinaire, en sa qualité de Nouveau Héros Récemment Admis, Valentin possédait une épée de Héros, vaguement magique et qu'il appelait Nénette. Mais là, au cours de cette mission, comme c'était une mission un peu spéciale, noyauté et téléguidée dans l'illégalité par des conspirateurs, il ne s'était armé que d'une épée ordinaire, qu'il n'appelait pas. Parce que Nénette, assermentée et tout, ne lui eût pas permis de se fourvoyer dans les fossés du droit chemin. Il n'empêche qu'au maniement de l'épée ordinaire, Valentin n'était pas la dernière des pelles à tarte.)

Il te saisit son épée par la lame, et voilà le travail, un bon coup de la poignée – c'est lourd, une poignée, avec sa garde ! – sur la casserole.

— Houich ! fit LITTLEULPIG.

Et tomba de montu... de Natran. Avant même de toucher le sol, il avait l'air bizarre. Quand il toucha le sol, ce fut avec un bruit terrible, lourd et creux à la fois. On s'attendit à l'entendre pousser un vrai hurlement de compétition, à ce qu'il se relève comme un ressort, fou de rage. Mais non. Il était là, jambes pliées et écartées, bras pareils, comme une vilaine grenouille. Bouche ouverte, les traits horriblement crispés. Une vraie mocheté.

Et pétrifiée, la mocheté.

Changé en pierre.

— Génial, Natran ! dit Gilbert le Barbant. Maintenant, c'est terminé. Tout le monde remballer ses méchancetés avant qu'on se fâche réellement.

On entendit comme un sourd grondement, du côté de l'horizon.

— Génial ? Génial quoi ? dit Natran.

— La pétrification du débris. L'avoir changé en pierre, c'est une bonne idée. Natran, qui était le plus près de la chose affalée au sol, lui fila un coup de pied dans le tibia. Ce qui rendit un son voisin de « ftun », plutôt mat.

— D'abord, c'est pas de la pierre, mais du béton, dit-il. Nettement moins noble, mais qui va bien à celui qui le porte. Ensuite, c'est pas moi.

— Comment ça, pas toi ? dit Gilbert.

Un certain nombre de regards se portèrent sur Valentin, qu'on soupçonna instinctivement d'avoir utilisé son épée comme une sorte de baguette de fée. Valentin regarda du côté de Milia, mais Milia qui regardait ailleurs regarda alors du côté d'Isrich, mais Isrich était on ne sait où.

— Je pense sincèrement pas que ce soit ma pomme, dit Valentin. Je me suis senti délivré de mes

obligations traîtresses et conspiratrices quand Jacky-Marc est redevenu Jacky-Marc à plein temps, mais c'est tout.

Ils échangèrent une fois de plus un de ces regards circonspects dont ils avaient le secret.

On entendit la rivière, qu'on appelait aussi « le fleuve aux maléfices », ricaner.

Ainsi qu'un grondement qui prenait de l'ampleur, dans les nuages de poussière rouge montant toujours plus haut vers le ciel, au-dessus des montagnes.

La voix de la rivière dit :

— C'était son rêve, non, de tout transformer en béton ? De maquiller à sa manière de pauvre petit entrepreneur les terres qui sont placées sous ma garde.

C'est alors, à cet instant même où tout le monde comprenait le pourquoi et le comment – que la rivière aux maléfices n'avait pas loupé une occasion de neutraliser, ridiculiser, éloigner l'agresseur, jusqu'à l'aplatir pour de bon, en ultime ressort –, c'est alors qu'on entendit s'élever la voix rauque, grave, chaude, cassée, la voix vivante de Milia :

Litteulpig était pourri, oh oui !

Il avait les couilles molles

Un vrai bandit sans auréole

Que le nom de Litteulpig soit maudit !

chanta-t-elle sur un air de blues, inspiré d'une comptine célèbre dans les pays de Konnarie. Et pour chanter de la sorte, ce n'était pas un don, qu'il fallait avoir : c'était être béni des Dieux.

Au final, elle poussa un « Yeepeeee ! » strident, s'exclama :

— Ça me faisait bien mal d'avoir eu le bec cloué par ce trac, tout à l'heure, quand tu m'as demandé de chanter, gros !

Le gros, en l'occurrence Yvil, était tellement sous le choc de tout ce qui s'était passé depuis un bout de temps, et pour couronner, de cette voix de *blueswoman* à vous arracher les tripes, qu'il ne se souvenait même plus avoir demandé une chanson à Milia quelques instants auparavant, ni pourquoi. L'émotion distillée par les événements, ajoutée à ses tendances à l'oubli des choses comme des intentions, faisait que ses projets à court et long terme s'emberlificotaient sérieusement, en vrac. C'était pas grave. Aux coups d'œil interrogateurs que ne cessaient de lui adresser ses compagnons, il ne répondait que par un sourire satisfait, vaguement niais néanmoins, mais qui, à défaut de rassurer ou de convaincre, faisait toujours patienter.

Décrire l'autre sourire de la partie, celui de Bernard fils de Bernard couvant Milia de son regard le plus... le plus... Décrire tout ça est au-dessus de nos forces, après tout ce chemin parcouru à décrire des trucs.

Et quand on pense que c'est l'instant choisi par les armées héroïques pour entrer en scène, c'est pas ce qui nous en redonne, des forces.

(En tout cas, si on nous avait dit il y a seulement quelques chapitres que Milia la Garce et Bernard fils de Bernard finiraient cette histoire quasiment dans les bras l'un de l'autre – et même peut-être pratiquement, on va bien voir –, nous ne l'aurions pas cru. La logique et la vraisemblance, c'est tout à fait particulier, dans les épopées d'heroic fantasy.)

— Tu sembles bien satisfaite de toi, dit Gilbert à Cinglante, en la refourrant dans son fourreau.

— Et alors, j'ai pas le droit ? dit Cinglante.

Au son de sa voix, on la devinait souriante.

Dans lequel nous ne serions pas étonné, nous, Narrateur, que tout s'arrange à peu près, comme c'est en général le cas dans les derniers chapitres. Parce que c'est le dernier.

Eh bien, dites-moi ! ça faisait une paie que nous n'avions plus vu ce vieux Konnar ! Il n'avait pas changé, toujours pareil, oui, toujours impressionnant, massif, large d'épaules, le chef couronné de cheveux blancs, la barbe léonine, l'œil habité par cet éclat permanent auquel on reconnaît à trente pas les véritables Héros. Et puis, pour ne pas faillir à la coutume, bardé de cuir et de métal, clouté de partout où ça peut se clouter (ce qui fait dire, dans le langage volontiers imaginé des bretteurs, qu'un véritable Héros ne peut se traverser que dans les clous), braies de peau souple, bottes lacées de fourrure, casaque d'étoffe soyeuse et haute en couleur, cape de loup – pauvres loups, et ce serait un des rares points sur lequel, nous, Narrateur, nous sentirions en forte contradiction avec ces rudes personnages : leur propension à tailler dans les loups pour se faire des capes, comme s'ils avaient, franchement, besoin de capes de loup en plein désert, sous la chaleur qu'on sait... mais c'est là une règle vestimentaire difficilement contournable, ou alors, tant qu'à contourner, on peut aussi leur coller un Perfecto de cuir, échanger leur monture pour une Harley, et appeler tout ça : *L'Équipée sauvage*.

Ça fait plaisir de retrouver Konnar. Non ?

Il arriva, il fut là, dans le soir couchant, ainsi que précédemment signalé. Le soir couchant et poussiéreux, ainsi que précédemment signalé aussi. Il arriva à la tête de sa horde de Héros, quasiment tous décalcomaniés sur le même modèle que lui, en plus ou moins jeunes.

On reconnaissait les vieux fidèles, les moins vieux mais tout aussi fidèles, les carrément jeunes et prêts à devenir de vrais fidèles. Tous ceux qui ne loupèrent jamais une occasion de se retrouver en bande, pour la ripaille, ou pour le boulot. Et autant que faire se pouvait, l'un n'empêchant pas l'autre.

En l'occurrence, c'était le boulot.

Tous ces cavaliers sur le bord de la rivière (laquelle rivière, d'ailleurs, que l'on sentait plus calme, détendue, reposée, et comme si jamais on ne l'avait surnommée « fleuve aux maléfices »), ça faisait beaucoup. Quand cette fameuse poussière, décrite au chapitre précédent comme une espèce de véritable nuée, en lourdes volutes, montant si haut qu'elle en cachait le soleil – heureusement plutôt bas, lui –, fut retombée, on put s'apercevoir que l'armée de Konnar n'était pas la seule dans le cadre. Il y avait aussi celle de Bernard Moketh.

Celui-ci, nous ne l'avons jamais rencontré jusqu'à présent. Ce qui met les Lecteurs A. et les Lecteurs B. à égalité sur ce coup-là.

Les deux armées avaient galopé de conserve, chacune venant d'un point différent du pays des Héros : Konnar arrivant droit de Lathur, en Konnarie, et Moketh de sa cité-État de Jospa l'Embourbeuse, et convergeant, ces deux sacrées armées de cavaliers sauvages et impressionnants, vers ce point du désert de la Bordure où leur avait été signalé à l'un comme à l'autre ce danger mortel qu'était censée courir leur progéniture respective. Ils s'étaient précipités joliment synchrones, les deux gaillards. Fibres paternelles tramées-tissées avec fibres politiques, à doses égales, tricotées serrées, une maille à l'envers, une à l'endroit.

Et vlan ! les voilà toutes les deux – les armées – face à face, tombées de la poussière comme des apparitions magiques. C'est pas qu'il n'y avait pas un peu de ça, d'ailleurs. Ça faisait

véritablement de l'effet. Là, face à face, tous ces malabars dans leurs capes de loup, avec toutes ces épées, ces piques, ces arcs et ces flèches, ces boucliers cloutés, ces jambières de cuir, ces muscles, ces casques cornus, ailés, tarabiscotés, ces regards décidés, dont pas un seul ne souffrait de la moindre conjonctivite, de la moindre irritation comme c'eût été le cas chez n'importe qui, à cause de n'importe quelle poussière qui n'eût pas été élément de dramatisation. Tout ça, franchement, vous mettait une claque.

Et les chevaux qui piaffent nerveusement, dans les bruits de harnais, ça aussi c'est quelque chose.

Quand ils se découvrirent mutuellement, émergeant de cette poussière dont on commence à parler beaucoup, et qui avait fini de retomber, quand même, avant qu'on fasse un bouquin complet rien qu'avec ça, aussi bien Konnar que Moketh étaient sur le point de tirer l'épée et de s'en mettre plein la lampe, sans plus de raisonnement.

Nous nous devons de signaler ici que le Héros, traditionnellement, n'est pas – allez, reconnaissons-le – ce qu'il y a de plus fute-fute. Pas des tronches de la demi-mesure, quoi. Ils ne font pas le plus fréquemment dans la dentelle. La politique de la tête baissée, voilà plutôt ce qu'ils ont tendance à pratiquer naturellement.

Donc, prêts à se mettre au boulot. Et puis ils virent ensemble, ou presque, là, sur cette rive tranquille et bucolique, tout notre petit monde, mais surtout les personnes en particulier qui motivaient la présence de chacun. Konnar vit Gilbert le Barbant – son fils adoptif qu'il avait envoyé en mission pour lui, et d'ailleurs du même coup un peu sacrifié au jeu politique ; Moketh vit son fils Bernard. L'un comme l'autre en bonne santé, apparemment, et même si le faciès de Bernard fils de Bernard était un peu bosselé, ça n'empêche que le jeune homme, sous les bleus, n'arborait rien d'un malheureux.

Et lui, ce Bernard-là, le fils de l'autre qui radinait aux cent coups, ce fut tout juste s'il s'aperçut de l'arrivée des deux armées, pas plus de celle de son père que de l'autre. Parle-moi, mon pauvre Lecteur, de cette ingratitude dont peuvent faire preuve les enfants. Parce que le bosselé n'avait pas trop de toute sa personne pour rassembler son attention et la braquer sur Milia la Garce, qui le lui rendait bien, la malheureuse, avec en plus des ondulations suggérées dans la hanche, des frémissements de partout, des vibrations comme nous les aimons sur le dessus des seins, des ceci et des cela, et tout de même, au fond, un rien d'étonnement qui subsistait, pas encore évaporé.

Voilà comment ce fut. Comment c'était.

Nous allons aérer tout ce descriptif par un chouia de dialogues, à présent.

— Les Dieux me damnent ! s'écria Konnar de sa voix de tonnerre. Gilbert, mon fils ! tu es sain et sauf !

— Ça va pas mal, Grand Konnar, dit Gilbert. Je suis content de te voir.

— Je m'attendais à arriver trop tard ! renvoya Konnar.

— Par les Diables des Gouffres ! gronda Moketh – que nous décrivions volontiers, si nous n'étions pressé par les dialogues que nous nous sommes promis de développer un peu. Tu es dans quel état ?

— Tiens ! Salut, 'pa, dit Bernard. Tu vas bien ?

— Comment, si je vais bien ? C'est à toi qu'il faut le demander. Quels sont ces gnons aux couleurs dépareillées sur ton visage ?

— C'est rien, 'pa, dit Bernard. Des bricoles.

— Comment, « f'est rien » ? Et ces dents qui te manquent ?

— C'est rien, réitéra Bernard fils de l'autre. Dans une aventure pareille, c'est forcé qu'on

prene des éraflures. Mais je suis là, en bonne santé, en vie, et métamorphosé, c'est pas le principal ? Fini les erreurs d'une jeunesse dorée. J'ai la ferme intention de devenir un Héros travailleur, 'pa. Et je te présente Milia.

Bernard Moketh prit un air abasourdi, le garda un moment.

— J'ai fait un songe, dit Konnar. Cinglante m'avertissait que tu étais en grand danger. Que tu allais mourir, mon petit Gilbert.

Moketh quitta son air abasourdi, plus exactement le modifia. Il dit :

— J'ai fait un songe, moi aussi, dans lequel un message de Milia la Garce me parvenait, et elle me disait...

Il s'interrompit.

— Tu connais Milia ? demanda le fils.

— Oui-non, fit le père.

Un temps de silence coula brièvement, comme dans ces repas où un con vient de faire une boulette et révéler des choses – et on n'entend plus, pendant quelques secondes, que des bruits de fourchettes, mais ça suffit pour que de toute façon ce soit trop tard. Ici, on entendit cliqueter les harnachements, les harnais, les machins, et piaffer et souffler les chevaux.

Et puis :

— Contente de te revoir, maître ! s'écria Cinglante.

— Salut, ma vieille Fidèle qui jamais ne s'ébrécha ! lança joyeusement Konnar.

Et hop ! ce petit moment de gêne un peu coincée s'envola. Zoup !

Parce qu'il y eut, ensuite, le moment d'exubérance.

— Yvil ! s'exclama Konnar.

— Comment tu vas, mon couillon ? lança (amicalement) Moketh.

— Pardon ? fit Yvil le Viran.

Et voilà les deux chefs d'armées qui te sautent en bas de leur monture, et qui se précipitent sur Yvil, lequel n'a même pas le temps de lever son épée, ni rien, il est saisi à bras-le-corps par Konnar, qui le serre contre sa poitrine, qui le balance ensuite à Moketh, lequel le serre idem, puis le repose au sol, encore rempli de bulles.

Balbutiant des choses, Yvil recula de deux pas, buta contre un des quatre fers en l'air du machin en béton. S'immobilisa.

— Je vous connais ? dit-il.

La grande joie qui inondait les visages de Konnar et Moketh s'estompa un brin, se liquéfia d'une nuance. Ils échangèrent un regard d'entendement complice.

— Eh oui, bien sûr, dit Konnar.

— Fatalement, dit Moketh.

— Au fait, je te salue, Bernard, dit Konnar.

— Je te salue, Konnar, dit Moketh. Il semblerait que pour un songe malencontreux, nous ayons été à deux doigts de nous entre-disperser.

— Ça déconne, dans les songes, depuis un moment, dit Konnar. C'est plein d'interférences, de retards, de trucs qui n'arrivent jamais.

— Ce n'est plus, comme tout le reste, ce que c'était, dit Moketh.

— Je vous connais ? demanda Yvil pour la seconde fois – attirant sur lui l'attention des deux autres.

— Évidemment, dit Konnar. (Il poursuivit après un temps :) Évidemment, tu ne te souviens plus de rien ?

— De quoi ? dit Yvil.

— Évidemment, dit Konnar, avec un nouveau regard croisant celui de Moketh.

Moketh dit :

— On peut lui rappeler. Il l'oubliera.

— J'oublierai quoi ? demanda Yvil.

— Ton Destin, dit Moketh.

On vit Yvil changer de couleur. Même ceux du dixième rang. On le vit devenir mastic.

— Tu t'appelles Yvil le Viran, dit Konnar.

— Ça, je sais ! dit Yvil.

— Mais si tu m'interromps tout le temps, tu n'es pas prêt de savoir la suite. (Un silence lourd.

Yvil poussa un peu de sable, à la pointe du pied, comme s'il dessinait quelque chose, puis il effaça tout et regarda de nouveau Konnar en face. Il attendit bravement la suite.) Bon. Je peux y aller ?

Yvil acquiesça.

— C'était il y a belle lurette, dit Konnar. Ce pays où nous nous trouvons s'appelait la Viranie. Tu en étais le Héros, Yvil. Et tu devais épouser une femme... Une femme de l'autre côté. Ça avait fait un foin du diable. Toujours le même cliché bordélique de l'alliance impossible entre mortels et non-mortels. Les amours impossibles, etc.

Konnar se tut. Il attendit, comme tous, de déceler sur le visage d'Yvil un indice signalant que ces paroles lui rappelaient des choses. Mais zéro.

— Bref, ça ne s'est pas fait. Les mortels ont empêché cette femme de te rejoindre. Elle est morte.

— C'est une putain d'histoire triste, dit Yvil.

Ils avaient tous l'air de penser la même chose, alentour. Faisaient des têtes d'enterrement. Désolés pour lui. Même Bernard fils et Milia avaient cessé de se faire des flots avec les yeux.

— On peut le dire, Yvil, lui dit donc Konnar.

Moketh enchaîna :

— Une putain de belle histoire triste, ouais, Yvil. Et tu ne t'en es pas remis.

— C'est quand même pas ça, mon Destin ? pouffa Yvil. De pas m'en remettre.

— Ma foi... En ce temps-là, les mortels qui nous intéressent n'étaient séparés de nos territoires que par quelques montagnes, les montagnes du Sud, là-bas, pas réellement infranchissables. Et ça leur avait pris dans l'idée de multiplier les expansions, les conquêtes, les voyages gourmands. Ils s'étaient mis dans ta tête d'être emmerdants et menaçants. Qu'ils jouent à ça entre eux, passe encore. Qu'ils se conquièrent mutuellement, s'envahissent et se repoussent, tout le monde s'en fout, et ils sont contents – en général, ils ont l'air de trouver ça génial et gratifiant. Bon. Nous avons pris cette décision de nous en protéger. De nous en isoler un peu mieux.

— Tu as proposé de donner ton pays, Yvil. La Viranie. Tu l'as offert aux Territoires, et c'est devenu la Bordurie. La frontière.

— Joli geste, commenta Yvil.

— Joli sacrifice, Yvil. Il est là, ton Destin. Défendre la rivière et les territoires qu'elle baigne. Défendre la Bordurie, en ayant oublié ce qu'elle était, au cours de ta vie d'avant. Tu as volontairement sacrifié ta mémoire et les souvenirs des fastes d'antan, pour devenir un barbare gardien, un pillard de tous ceux qui voudraient traverser. C'est pas un beau Destin, ça ?

Yvil approuva de la tête. Et tous, alentour, applaudirent.

Il s'essuya une larme.

Ce soir-là, de grands feux brûlèrent sur la rive de la rivière. On y fit tourner des gibiers, on y réchauffa des boîtes de singe.

Sur une hauteur, pas loin, se tenaient Konnar et son fils adoptif Gilbert Lafolette, dit le Barbant. Ils regardaient le spectacle.

Tout était arrangé – on va pas revenir là-dessus. Tout était donc fini.

Ils arrosaient l'événement. C'était un de ces instants où on se dit que l'avenir va être gratiné, super-chouette, servi sur un plat d'argent par des pin-up impensables, waou, et tout ça. L'avenir pour soi.

— Tu te rends compte, Gilbert, mon fils ? dit Konnar, au bout d'un moment.

— Hein ? fit Gilbert.

L'alcool, la retombée de tension, les dernières pages à assurer, ça lui mettait du plomb dans les paupières. Il n'avait plus vingt ans non plus.

— Ce qui t'attend, dit Konnar. Cette aventure se termine, et tu t'en es très bien tiré. Tu nous as ramené Bernard fils de Bernard. Il est tout changé, il roucoule dans les seins de Milia... J'ai cru comprendre que Cinglante a un peu poussé à la roue...

— Pas tant que ça, dit Cinglante, posée entre les deux hommes. C'est le blues et l'intuition féminine qui ont fait le plus gros du boulot.

— Ah oui ?

— Ah oui. Milia a compris qu'il avait changé et qu'elle pouvait lui mettre joliment la patte dessus sans plus courir de risques. Quant à lui, il l'a entendue chanter. C'est vrai que c'était beau.

— Tout est beau, dans Milia, dit Konnar.

Ils rêvassèrent un petit laps.

Puis Konnar :

— On disait quoi ?

— Hein ? fit Gilbert.

Konnar le regarda. Longuement. Comme s'il voulait défiler, là, au fil des secondes, toutes les péripéties de l'existence future de ce nouveau Héros qu'était devenu son fils adoptif.

Puis il dit :

— Elle était vraiment bien, cette Priscilla ?

Gilbert poussa un petit sifflement entre ses dents.

Konnar dit :

— Et tu crois que Natran voudrait...

— Natran, je ne sais pas, dit Gilbert. Jacky-Marc, ça m'étonnerait.

Un temps.

— C'est mon neveu.

— Quand même.

Un temps.

— Dommage, dit le Grand Konnar.

Avec, dans l'œil, cette inextinguible lueur qui fait que les Héros sont éternellement des Héros.

Clap de fin

Si tu passes par un certain endroit du désert, Lecteur, en Bordurie naturellement, avec un peu de chance car l'endroit n'est pas indiqué, tu tomberas nez à nez avec une curieuse statue, qui, à première vue, aura pu te laisser croire qu'il s'agissait d'une composition de la Nature – mais non. Il s'agit bien d'une statue, d'un artefact dont la réalité ne doit rien au hasard. Lecteur, enfin, puisqu'on te le dit.

Cette statue représente ce qu'il faut bien appeler un homme, tout crispé, dans une attitude de grenouille stupéfaite, et pétrifiée en une espèce de sursaut grotesque.

Cette statue est tout à fait moche.

Le voyageur qui passe et la découvre ne manque jamais de ressentir la peur de sa vie, sur le coup. Ensuite, s'il persiste dans la contemplation de la chose, dans la téméraire intention, par exemple, de l'« étudier », le malaise s'installe. Peut même provoquer des vomissements.

Pas étonnant, alors, qu'on attribue à cette statue la réputation maléfique qui lui sied tout ce qu'il y a de bien. Mais elle ne porte pas malheur. Même pas.

C'est juste un cas pratiquement unique – à ce point – de statue hideuse.

FIN

(?)

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

L'ombre des voyageuses (Éditions Héloïse d'Ormesson)
Méchamment Dimanche (Éditions Héloïse d'Ormesson – Pocket)
C'est ainsi que les hommes vivent (Denoël – Le Livre de Poche)
Ceux qui parlent au bord de la pierre (Denoël – Folio)
L'Été en pente douce (Folio)
Le Pacte des loups (novélisation – Rivages)
Avant la fin du Ciel (Denoël – Folio)
Debout dans le ventre blanc du silence (Denoël – Folio)
Le Nom perdu du soleil (Denoël – Folio)
Sous le vent du monde (Denoël – Folio)
Une autre saison comme le printemps (Denoël)

Et un tas d'autres...

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne 2006

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 9782820505705

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance
75008 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !